

DOMINIQUE PETITJEAN

# RECHUTES

[artyuiop.fr](http://artyuiop.fr)

# RECHUTES

## Avant propos

LES strophes de ces "RECHUTES"  
que mon âme et mon esprit se disputent  
ne sont que des fragments  
d'un seul et même miroir,  
dans lesquels chacun peut voir  
le savoir que je n'ai pas acquis,  
l'amour que je n'ai pas conquis,  
d'une vie que je n'ai pas saisie.

# RECHUTES

UN AMOUR DÉPOURVU DE VISAGE

page : 4

LA FORÊT DE MON OMBRE

page : 15

CASCADE

page : 37

Rechute - I -

page : 54

LE CHEMIN DE LA PAGE

page : 70

RECHUTE - II -

page : 88

LE TEMPS, EN DERNIER LIEU, JE L'AI PERDU.

page : 103

COSMAGONIE

page : 123

MON ÂME

page : 134

RECHUTE - III -

page : 150

RECHUTE - IV -

page : 165

*à propos*

page : 181

UN AMOUR  
DÉPOURVU DE VISAGE

*L'orgiasque  
où mon âme désemparée  
se détache, en l'écrivant,  
du tohu-bohu d'un commencement.*

LAS de recopier fidèlement les livres je m'enhardis,  
armé de ma propre plume,  
sur le chemin des pages qui repasse,  
vierge encore de la rencontre d'un visage,  
par la promesse qu'un garçon rêveur s'était faite,  
troublé par les emballements de son cœur  
dans une taille agrandie et un torse élargi,  
d'être ravi par la belle énamourée  
qu'Éros désigne le jour venu  
à l'homme ouvrant les bras à l'inconnu.

PRÉCÉDÉ par les mots déjà mis sur toutes choses  
j'attends de cette ballade  
que l'ébranlement de la chair impose  
au point que l'écho de la rime dépassée  
ne sera sur mes doigts compté,  
qu'elle me rapproche de la silhouette de la femme  
qui se dénude  
opale sous la lune,  
à suffisamment de lieues  
pour ne pas lever les yeux  
vers le grondement de tambour  
d'un cœur fou de se rapprocher du jour  
où il sera le conquérant à son tour.

REMETTRAIS-je à demain ma rencontre avec la Vénus  
ruiselante de boucles brunes  
sous la douceur d'une lune  
qui, en des retraits silencieux,  
après la beauté ronde de ses retours  
ne cesse de rajouter des jours  
à l'impatience de mon sang d'être initié,  
dans une étreinte opportune,  
aux plaisirs charnels de l'amour,  
si de nouvelles et belles phrases  
ne déroulaient devant mes yeux  
les pleins et les déliés d'un idéal amoureux ?

Si l'art d'aimer est sécrété par nos poèmes  
avant de se retrouver dans notre sang,  
maintenant que me sourient les tournures avenantes  
des phrases intrigantes  
qui éclairent par avance  
le plaisir des sens,  
jusqu'à quel terme cette quête de la bien-aimée  
me privera-t-elle de tout autre but que de la rimer.

DIS-toi, mon âme,  
qui fidèlement m'accompagne et boit mon pleur  
de ne toujours pas être un chevalier vainqueur,  
que nous seront précédés, en toutes saisons,  
sur la ligne fuyante de l'horizon  
par les tournures mouvantes  
des phrases désirantes  
tant que du fond d'une intime fêlure  
tu me susurres  
que le quotidien du chemin,  
une fois dépassé le plaisir charnel d'aimer,  
ne nous soit moins enchanteur,  
que la broderie des rimes y conduisant mon cœur.

SEULE confidente de mon poème  
tu partages, mon âme,  
l'amour et son manque ayant été scandés,  
voilà bientôt huit siècles par les troubadours  
le long des sentes fleuries qui mènent  
aux hautes tours du château de leur reine,  
ma folie d'arpenter sous un nouveau jour  
le chemin blanc des pages  
que les mots transforment en paysage,  
pour s'approcher, à la lumière des nuits,  
de la beauté des traits désirés de l'aimée  
poursuivie dans des rêveries.

Un amour dépourvu de visage

JE ne peux incriminer ma plume  
de me priver de ma dulcinée  
puisque le talent demandé  
pour transcrire un rêve  
n'est rien en comparaison de l'abattage  
que le chevalier doit déployer  
pour conquérir l'élue  
à l'intimidante beauté.

UNE manie triste d'écrire réveille en moi cette prière  
dont le chapelet de mots est appelé à se transmuier  
en perles de sang de la promesse  
qui, sensible à l'amour courtois  
des poèmes qui l'instruisent  
sur la noble manière de conquérir dont se doit  
le chevalier de son choix,  
accordera les intimités permises  
aux émois de ma voix.

TANT que ma plume allante  
devancera mon attente  
en tressant,  
avec des boucles de mots d'encre noire  
perlées de rimes chatoyantes,  
le portrait de celle vers qui je vais,  
jamais je ne verrai dans le miroir  
sans mémoire de son boudoir,  
l'élue de mon cœur me sourire  
en démêlant ses longs cheveux défaits  
par la tendre sauvagerie  
d'une première nuit d'amour.

AVANT que la mort prive mon âme de son dernier mot  
vais-je traverser le retour des saisons  
sans que, de la dame à la bouche cerise  
qui enlumine les pages du roman  
qui enferme les amants  
dans le carcan de l'amour courtois  
qui élève le vulgaire au-dessus du grivois,  
ne s'entrouvrent ses lèvres dans la pâmoison  
autre que dans le jouir de découvrir  
la quintessence de son désir  
lorsque s'accordent les rimes embrassées  
avec lesquelles je devise ?

TOURNE le dos, mon âme,  
à ce refrain d'un autre temps  
où le héros demeure cet éternel prétendant  
qui embrasse l'ombre de sa dulcinée  
avec de la terre entre les dents,  
car ce n'est qu'en accordant ma pâle figure  
avec ton genre féminin  
que les avances libellées de ma main  
sauront séduire plus d'un gai compagnon en chemin.

L'INSISTANCE de l'éplorée  
pour que j'en finisse avec la romance  
et que mon sang s'affirme enfin en sa présence,  
car lassée d'attendre que la rime que je ne sais prédire  
ne me dévoile la manière de noblement couvrir  
la nudité de sa beauté qui, soir après soir,  
se fane sans le fard dans les miroirs,  
au lieu de cela me jette  
dans les bras d'une muse putassière qui,  
comme chevalier des mots audacieux,  
ma chair désormais faite verbe,  
me prostitue pour d'autres yeux.



Un amour dépourvu de visage

LES aspirations de mon âme  
à aimer ou à être aimée  
étant dénouées, dorénavant,  
par le seul plaisir d'oser les écrire,  
d'insolentes phrases serpentine  
prennent possession de mon être  
en passant par mon anus.

QU'IL n'y ait point de salut  
en dehors d'une poésie crue  
pour mon âme qui s'acoquine  
avec les rimes libertines  
qui embobinent la phrase serpentine,  
je ne puis d'autant moins en douter  
que ma plume s'attarde  
sur la tentation qui s'accroît  
que me darde,  
au moins une foi,  
un phallus dans mon anus.

AIGUILLON zélé des songes  
qui la font reine dans une solitude  
ma plume me fait accroire que je perdrais mon âme  
si, dans une étroite dictée  
par la seule appétence des sens,  
se rompait la chaîne des mots qui continue  
de m'éloigner de l'aimée dévêtue  
pour que, dans la noirceur de mes nuits,  
s'intensifie la danse  
des rimes perverses qui se relancent  
tant que, dans l'envolée compulsive  
d'une strophe transgressive,  
ne finisse par advenir  
la pointe affinée de mon désir.

Un amour dépourvu de visage

AUSI longtemps que ne sera rompus,  
en s'adonnant aux réjouissances que l'on n'avoue  
afin de les garder taboues,  
les entrelacs des rimes complices  
qui prolongent les penchants d'une psyché duplice  
à déflorer sur le papier  
une sensualité contrariée,  
je resterai l'otage  
de ce poème dépourvu de visage  
où l'interminable attente de la chair de jouir  
de son désir  
se laisse emporter par les tourbillons  
de la déraison.

ALORS que le gentil rimailleur feint d'ignorer  
que par les rimes qui s'entr'appellent  
dans sa ritournelle,  
soient mis en branle les péchés véniels  
enfouis dans son enveloppe charnelle,  
de vous à moi,  
en lieu et place des mots couillus  
qui s'enfilent dans la strophe malotruie,  
seule une bite,  
en me stigmatisant le trou du cul,  
inscrirait mon déni dans la vie réelle.

MAIS l'effacement de mon corps  
sous l'emprise des signes  
est devenu tel que mon âme ressent,  
maintenant que des rimes canailles  
exposent ouvertement la faille  
par où s'épanche l'encre noire  
de l'humeur de mes sens introvertis,  
la nécessité d'ériger  
une chambre d'amour  
dans les bas-fonds de la poésie.

Un amour dépourvu de visage

TOI l'ami qui a suivi ma plume jusqu'ici  
si tu veux partager, toute honte bue,  
la licence du poète qui met la chair de son désir à nu,  
sans attendre que sa muse,  
en éternelle insatisfaite de la finesse  
de la tournure qui accentue le rebond des fesses,  
ne l'attelle à déniaiser la phrase confuse  
de s'être étendue  
sans retenue  
depuis son début  
sous mes doigts,  
encule-moi.

Si la poésie est ton penchant  
et si ton immixtion dans ce poème te plaît  
alors, ami lecteur,  
comme tu le ferais avec mes fesses,  
maintiens ton livre ouvert  
et crache dedans.

DÈS lors que ces amours de roubignolles  
dont raffole mon âme frivole  
ne se trament sur ma page  
que si vient se mêler,  
par-dessus mon épaule,  
l'ombre d'un voyeur  
aux incartades qui affriolent,  
nous calquerons chacun de nos gestes,  
mon ami,  
sur les audaces  
des phrases salaces  
de cette prétendue poésie.

PLUS aucune de mes phrases ne deviendra poème,  
mon ami,  
maintenant que ton pal commue  
en plaisir igné de la chair  
la tentation de mon âme de s'incarner  
dans un corps qui, en s'abandonnant  
au plaisir d'un instant d'amour,  
se lie au temps de l'éternité de la mort,  
alors que le verbe qui l'y poussait  
soufflait d'autant plus fort  
qu'elle s'en approchait  
pour que jamais,  
blanche colombe,  
elle n'y succombe  
avant que ma défroque,  
dépouillée de son ombre,  
ne soit couchée dans la tombe.

RETIRE ton bâton de chair  
de mon anus, mon ami,  
pour que de nouveau je le salive,  
et toute la souillure je l'avalerai  
de sorte que tu n'aies de cesse de le beurrer,  
bien au-delà du gland,  
d'excrément.

VOIS, ô mon ami qui,  
sans prendre le temps de me lire,  
m'entreprind,  
à faire aller et venir lentement  
ton bâton emmanché dans le trou de mes fesses  
si tu veux me faire chier,  
abondamment dans les cieux,  
comme un bienheureux.

CHACUN s'agenouillant pour mieux s'élever  
dans l'amour du père tout puissant  
chiant à travers nous,  
savoure, ô mon ami,  
sans même la goûter,  
cette merde que je me suis mis,  
en toilettant tes couilles,  
sur les doigts et sur le visage.

TA verge, mon ami,  
sitôt que me saisit le désir de l'écrire,  
redevient dans ma bouche ferme et longue,  
révélant ainsi notre appétit pour la merde,  
tout du moins poétique,  
aux amateurs férus des pages  
où les ombres emmêlées de nos corps écartelés  
par les désirs aiguisés par le tranchant des mot  
font la roue dans la cage du langage,  
ce qui incite le curieux qui ne détourne pas les yeux  
à s'ébattre lui aussi,  
ragaillard par cette audace de l'esprit,  
dans l'enfer d'un nouvel âge.

D'EMBLÉE, amis, rejouons la scène  
où nous affrontons la mort à venir dans l'obscène  
lorsque je suce vos bâtons de chair  
salis à mon envie avec les mots choisis  
afin que nous jouissions clairement du sens  
du dérèglement de nos sens  
si bien que mon âme m'intime,  
pour que ne s'épuise l'outrance des rimes,  
de rester fidèle à une enfance  
où, déjà dans l'abstinence,  
la jubilation procurée par les mots crus  
berçait mes attentes du fruit défendu.

AMIS qui m'accompagnez sans visage  
au long des pages de cet ouvrage,  
l'heure est venue de se déprendre  
de cette poésie qui nous relie  
sinon, comme je ne trouve le courage  
de priver mon âme de son voyage  
dans la barque du langage  
où, sans jamais y mourir,  
elle se vautre dans mon désir,  
sur combien de pages encore vais-je être supplicié  
par l'épée d'amour du lettré obligeant qui ne se lasse,  
pour suppléer l'homme dont l'absence ne s'efface,  
d'abonder dans le sens d'une licence  
qui s'écoule en inversant nos sens ?

QUE mon âme ne réponde plus au féminin  
quand sa soif d'être aimée submerge mon sein,  
il en sera alors fini de nos amours de loin,  
ô mes amis en poésie,  
puisque jamais je ne poursuis,  
en dehors de l'écrit,  
le ravissement des cœurs  
à l'enfant promis.

ACCEPTONS mes amis,  
pour en finir avec l'insanité de ce débordage  
qui macule le linceul blanc des pages  
où nos ombres enlacées, désattelées de nos corps,  
roulent effrénément vers la mort,  
que chacun ait épuisé jusqu'à la lie de l'opprobre  
le chaudron des tentations d'une âme orpheline  
de l'amour du père qui domine  
et que ma plume laisse,  
à celles et ceux qui s'en retournent offensés  
par la pente dévalée par cette poésie de caniveau,  
le dernier mot.

*poème relu et modifié, le jeudi 31 octobre 2024*

LA FORÊT  
DE MON OMBRE

*Une ambiguïté partagée.*

“La forêt de mon ombre” tu ne connais pas  
aussi, si tu le veux,  
à l’orée de cette fable rejoins moi,  
j’y suis nue sous une chemise et toi  
habillé comme un roi.

Entrons alors dans le silence de notre forêt  
avec lenteur puisque,  
précédée par une lune heureuse d’être ronde,  
je regarde mes pieds nus se perler  
de la rosée de l’herbe du sentier  
alors qu’à mon côté tu marches,  
mon ami, mon roi,  
droit comme un valet sans bras.

Combien de pas dois-je compter  
sur ce chemin où les fleurs sont d’un jour  
et les siècles de bois  
avant de lever les yeux vers toi  
mon amour  
qui, en réponse,  
tendrement me sourit.



La forêt de mon ombre

PLUS en avant dans la forêt  
j'aime sentir ta main,  
déposée par moi,  
se complaire au dandinement de mes fesses  
qu'accentue ton attitude  
de plus en plus lascive,  
ô mon ami.

ET si je tourne,  
au-devant de toi,  
en étendant les bras,  
ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle,  
mon amour,  
mais pour déboussoler le vent félon  
dont les étourdissantes caresses  
décrochent les feuilles jaunies  
car déjà vieilles  
d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi,  
soit je courais,  
soit je dansais bêtement avec la lune  
avant que tes mains,  
sous ma chemise,  
ne domptent mes deux gazelles de fesses  
bondissant dans cette clairière  
où les plus timides des fleurs  
s'ouvrent au passage de notre bonheur.

La forêt de mon ombre

EN me troublant plus encore  
que les hardiesses du vent  
qui se renforce en me croisant,  
tes mains, ô mon amour,  
relèvent ma courte chemise puis,  
par-dessus ma tête,  
jettent celle-ci au loin et là,  
sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants,  
devant toi je suis nue.

LA lune pâle et son troupeau d'étoiles,  
les grands arbres de la forêt,  
les fleurs colorées du printemps parfumé  
où s'accouplent sans se cacher  
du plus vieux des mâles victorieux  
à la plus légère des éphémères,  
chacun, chacune, tous, ô mon roi,  
comme mon corps vierge et nu,  
s'offrent à l'amour,  
s'offrent à la mort.

APRÈS que les arbres millénaires  
qui sagement se fortifient,  
avant l'arrivée de l'hiver,  
d'un cercle agrandi,  
nous aient montré comment,  
pour entrecroiser nos doigts,  
se serrer étroitement dans nos bras  
écoutons, mon ami,  
le badinage de cette source  
qui invite nos cœurs à voguer là  
où les conduira la fougue  
de nos futurs baisers.

La forêt de mon ombre

DANS tes yeux  
brillent  
toutes les étoiles du ciel,  
ô mon amour,  
quand tu me dis,  
en écartant les cheveux rebelles  
de mon visage,  
« je t'aime »  
avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé  
autant que son cœur aime ;  
ô qu'il est bon,  
ô mon roi,  
de perdre son souffle  
dans un baiser !

TES baisers m'aspirent dans un monde  
où rien n'est plus  
et mon âme,  
dans une spirale infinie,  
y choit si loin  
que dans ta bouche alors je respire,  
ô mon amour, ô mon roi,  
en échange de mon corps,  
apprends-moi à t'aimer.

La forêt de mon ombre

SUR tes lèvres grisées  
par le parfum miellé de mes cheveux  
ondoyant jusque parmi les fleurs  
je butine tes « Ô que j'aime mon amour »  
mais bientôt, impatiente de savourer  
dans la pâmoison d'un baiser  
les mots sucrés de ton souffle enivré,  
je plante mes canines  
dans ta langue vipérine  
sans que tu ne me l'aies demandé.

AVANT que ne soit achevé le prélude  
de mes doigts mutins qui te dénudent,  
le serpent débusqué de ta braguette  
vertement s'érige car empressé de cueillir  
une rose encore enclose en son désir ;  
ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes  
qui, pour flécher d'un même trait nos cœurs,  
strient brièvement l'épaisseur de la nuit  
du signe que nous nous aimons.

DÈS lors que ne faiblit le serpent  
qui s'est agrandi contre moi  
et que nos langues,  
dans ma bouche,  
se tutoient,  
c'est au monde des ombres de la forêt  
que j'appartiens désormais,  
puisque ne sera rompu à ton réveil  
par la lumière tranchante du soleil,  
notre plaisir à se connaître nus,  
ô mon roi qui,  
à la tentation d'éprouver la raison  
dans de nouvelles sensations,  
ne répond jamais : « non ».

La forêt de mon ombre

Ô mon amour,  
tes mains larges et puissantes  
inclinent mon visage  
pour que, dès la margelle de mes lèvres,  
nos langues s'enroulent  
pour puiser l'eau mêlée  
qui abonde dans nos baisers  
puis, avec retenue, le relèvent  
si j'embrasse jusques aux larmes  
qui débordent de l'étonnement de mes yeux,  
le long serpent.

LE serpent dressé fermement vers le ciel  
ayant obtenu, mon ami,  
sitôt la délicatesse de mes doigts  
le zèle de mes lèvres,  
commande que ton émoi s'efface  
devant ma soif de toute sa présence  
dans la chair de mon corps.

JE voyage dans les cieux  
lumineux de tes yeux,  
respire le vent ébouriffant de ta poitrine  
et me baigne nue  
dans l'eau écumeuse de tes baisers,  
ô mon roi des rois qui me couche  
sur la pierre de ses ancêtres,  
pour m'aimer.

MON amour,  
existe-t-il un péché plus grave que de te mentir ?  
Comme cette rouerie de mes longs cheveux  
qui, rejetés en arrière,  
frangent la pierre  
d'une corolle somptuaire  
pour te dévoiler mon ventre fendu  
où se cache mon plaisir de pucelle  
quand l'heure n'est celle  
de mes menstrues ?

TON assurance que tant que le serpent  
ira bandant jusqu'à me faire rougir  
je jouirai du plaisir  
de m'ouvrir en mon milieu  
comme la pulpe d'un fruit cueilli  
autant de fois que je le désirerai,  
ne calme mon cœur qui toque  
les battements du temps que nous perdons  
à observer les cycles de la lune et de ses lois  
et toi, ô mon roi des rois,  
avec plus encore de rigueur que moi.

MES seins prolongés loin devant  
par des tétons de jouvencelle sont devenus,  
jalousés tour à tour, si pointus  
que l'arc de mon jeune corps se tend,  
ô mon roi,  
vers le contact objectivant du serpent  
que tes reins brandissent  
à bon dessein  
comme le brigand repent  
son gourdin.

La forêt de mon ombre

RIEN si ce n'est toi, ô mon roi,  
ne me rattache au monde  
puisqu'aux plaisirs incandescents  
de l'amour charnel  
je ne puis m'ouvrir  
sans au ciel en mourir.

POUR plus que je ne sois cette enfant  
qui souffre de ne recueillir  
dans les replis de sa chair  
l'amour infini de sa prière  
vient ce moment, ô mon roi,  
où le serpent,  
qui s'est grossi du flot de sang  
qui rougeoit la flamme de tes yeux  
dans ton effort de contenir le temps,  
me pourfend.

Ô mon roi  
qui, dans le ciel,  
s'est couché au-dessus de moi pour que,  
dans les assauts des vagues creusées  
par la tempête qui nous m'emporte,  
ne se désamarrent nos corps,  
les étoiles scintillantes de tes yeux  
emmêlées à l'or de tes cheveux  
pleuvent sur mon visage  
et mes deux seins de lune,  
alourdis de caresses,  
chavirent dans la nuit des temps  
maintenant que les rives labourées de mon ventre  
engloutissent l'entièreté  
de ton serpent ardent.

La forêt de mon ombre

VAINCU,  
pour avoir répandu sa substance  
dans l'entaille de mon ventre  
à jamais déflorée,  
le serpent se retire  
rouge du sang scellant notre amour,  
ô mon roi qui méchamment a proféré,  
en me perforant  
aussi résolument qu'avec une lance,  
le « Nom de Dieu »  
comme le mauvais larron.

TON beau visage,  
ô mon roi rasséréiné par les « je t'aime »  
que déjà nos langues se ressouviennent  
en se départissant de nos voix détimbrées  
qui grommellent des insanités  
dans l'escalade de nos sens  
vers le sommet de la jouissance,  
dans un ravissement qui ne cesse de me sourire,  
contre mon visage,  
s'endort.

Ô mon roi qui déjà dors  
tu ne peux voir  
le serpent de ton ventre redevenir,  
comme du grand oiseau victorieux  
les ailes se replient en elles,  
doucement falot.



La forêt de mon ombre

AVANT que ne s'installe la langueur  
que tu ne m'aies choisie  
que pour être la gardienne du repos  
bien mérité de tes rêves,  
ta cuisse et ta jambe de gauche,  
ô mon roi,  
recouvrent en travers de mon ventre,  
le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Ô mon amour tu t'éveilles  
sans voir que dans la pureté des cieux  
les étoiles se sont rapprochées de tes yeux  
car déjà ta bouche,  
en s'ébrouant contre leur joliesse,  
redresse la pointe de mes seins  
pour leur confier que le serpent s'est,  
dans les replis les moins avouables  
d'un rêve luxuriant,  
gorgé de feu  
plus encore que de sang.

VIENS plus près de mon cœur,  
mon ami,  
car loin des privautés qui,  
si elles n'étaient crues,  
seraient déroutantes,  
prises par un serpent  
de plus en plus audacieux,  
je ne sais plus  
qui je suis.

La forêt de mon ombre

QUE tu es courageux,  
ô mon roi,  
pour fourrer ta langue entre mes dents  
au moment même où le serpent,  
raide sur toute sa longueur,  
pénètre plus avant  
ma chair entrouverte.

DÈS l'instant où le serpent,  
ressuscité de sa petite mort,  
s'introduit dans l'autre  
voluptueux de mon ventre,  
toi et moi, ô mon roi,  
nous retrouvons,  
tels des lions évadés de leur cage,  
une animalité sauvage.

AVANT que le galop du plaisir  
ne te transporte  
au fin fond de la nuit  
de derrière tes paupières  
où l'apaisante douceur de la voix  
et la tendresse de mon roi,  
dans un rugissement de lion,  
ne sont plus les mêmes,  
tes yeux me disent dans un éclair  
que tu m'aimes.

La forêt de mon ombre

Ô mon roi,  
plus je m'agrippe à ta crinière  
et plus tes reins se fient à leur élan,  
attendu que ton serpent,  
gorgé de feu plus encore que de sang,  
nous culbute de ciel en ciel  
avant de défaillir  
aux portes du huitième.

CONTRITS d'être tombés,  
désunis,  
du plus haut du ciel dans un lit défleuri,  
nous nous retrouvons,  
mon ami,  
avec le serpent débandant,  
maculés d'écume et,  
attestant notre soif de caresses  
et nos fringales de baisers,  
de rouges morsures  
à moitié pardonnées.

LE ciel est rempli de gros mots  
et de maints gestes indécents  
commis par nous deux,  
mon ami,  
car sans attendre  
de nous être confessés  
la liste jamais close de nos péchés,  
de nous aimer  
déjà se fait.

La forêt de mon ombre

J'AIME quand ta langue cherche  
ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ;  
un peu lorsqu'un,  
puis deux de tes doigts  
se faufilent dans la faille de mon ventre ;  
beaucoup quand ton serpent  
s'y glisse de tout son long ;  
pas du tout,  
mon ami,  
la folie de ne point nous aimer.

MAIS dis-moi, mon ami,  
toutes ces étoiles au ciel  
brilleraient-elles sans nos yeux  
et si « oui »,  
pourquoi toujours tournent-elles  
autour de nos « je t'aime » ?

NE sachant plus avec des mots me répondre,  
tu fourres ta face altière entre mes cuisses  
où là tu me jures, mon ami,  
vite enivré par le goût de mon ombre,  
de renoncer à l'eau des sources  
où, sans l'ombre d'un mystère,  
le même se dédouble à l'envers.

La forêt de mon ombre

TÊTE-bêche  
à califourchon sur toi,  
ô mon roi,  
je ne puis empêcher  
la pointe moqueuse de ma langue  
de jouer avec la douce mollesse  
de ton serpent ballant  
et, plus encore,  
de le sucer avec gourmandise  
vu qu'au jouir sans agir  
tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller  
le serpent de ton ventre,  
mon ami,  
car avec lui chacun perçoit,  
en son sein inversé,  
la félicité vécue par l'autre  
à aviver l'ivresse  
où l'un se retrouve pris.

ICI, plutôt que là-bas,  
je devance nos ombres  
en quête de l'alcôve moussue  
où ton serpent retrouve,  
dans ma bouche qui le branle,  
toute la raideur qui le fait long  
tant et plus que j'aspire la jouissance qui m'envahit  
à partir de mon clitoris que ta langue,  
ô mon ami attentif à mes cris,  
certaine de l'avoir trouvée,  
s'emploie à bien titiller.

La forêt de mon ombre

PROFITANT des aises que je prends  
pour avaler goulûment le serpent de ton ventre  
ta langue maintenant s'attarde,  
ô mon roi des rois  
qui en oublie de l'être  
en bavant comme un gros escargot  
dans le trou de mes fesses.

MÊME en mordant le galbe  
encore sans cri de mon autre fesse  
tu ne peux empêcher,  
ô mon roi,  
que ton serpent me crache  
en abondance dans la gorge  
et partout le corps,  
plusieurs fois encore.

CETTE sève épaisse,  
ô mon roi devenu mon amant,  
viens la savourer dans mes baisers  
comme je veux que de nouveau  
mon ventre s'ouvre  
et que mes fesses se resserrent,  
autant qu'elles puissent le faire,  
sur tes dix doigts.

La forêt de mon ombre

MES petits amours de sein  
ouvertement je les caresse  
dans un accord avec tes doigts qui,  
dans la fente de mon ventre  
et le trou de mes fesses,  
vont et viennent  
certains que toute l'eau de mon corps va,  
dans l'instant même,  
nous inonder.

EN nos mains  
le don des caresses advint,  
mon ami,  
dès l'instant où nous sûmes,  
l'un contre l'autre frémissant,  
être redevables à l'amour  
de mourir un jour.

LA nature nous ayant créé  
à l'image de nos mutuels désirs  
nous faut-il,  
mon bel ami,  
ne jamais en changer  
pour toujours nous aimer ?

La forêt de mon ombre

BIEN que tu te sois,  
pour conquérir mon corps,  
noblement affermi  
je pressens que tes reins vont,  
mon bel et tendre ami,  
pour autant que ceux-ci s'arrondissent  
pour que j'y enfouisse de plus grands outrages,  
dans le lit secret de nos caresses,  
s'en retrouver plus hardis.

POUR épancher ma soif de baisers  
je pose mes lèvres sur ton sourire  
en sachant que nos langues vont parler,  
mon ami,  
au jeu de qui perd gagne  
sur la façon dont le serpent échouera  
à me faire distinguer  
la douleur du plaisir.

DE nous deux,  
qui va décider du moment où,  
à l'injonction d'une pulsion,  
cédera le désir qui te traverse  
que le serpent qui fascine mon ami  
au-delà de la raison  
quand il devient luisant  
en s'agrandissant,  
s'introduise en moi  
comme il le ferait en toi  
le garçon ?



La forêt de mon ombre

OLÉ olé mes deux gazelles,  
pour qui de jouer à courir nues  
dans la forêt ne suffit plus,  
déhanchées,  
attendez-vous à être croquées  
par les mâchoires d'un lion.

LE déhanché de gazelle  
de mes fesses jumelles  
anime le féminin de ton manque, mon ami,  
étant donné que s'est infiltrée  
dans l'eau dormante de ta psyché,  
que l'abandon de ma chair à s'ouvrir  
pour accueillir  
le serpent qui s'est raidi pour s'agrandir  
surpasserait en volupté  
la fermeté de me pénétrer  
pour défaillir.

LE jeu de mes fesses jumelles  
à rebondir  
avec l'agilité de la gazelle  
devant le pas soutenu  
d'une battue convenue  
ébranle l'armure virile de ton sein  
au point que, dans le creux de tes reins,  
se niche le désir  
de ressentir mon plaisir,  
ô mon roi des forêts qui,  
avant d'y saisir mon ombre  
fréquentait le démon succube qui,  
dans l'intimité secrète des nuits,  
incline au féminin,  
l'âme à se fondre.

La forêt de mon ombre

MES deux gazelles s'étant laissées  
facilement empoigner,  
de nouveau tu m'embrasses,  
mon bel et tendre ami,  
et mes mains, pour cela,  
enchâssent ton visage  
aussi naturellement que le plus long de tes doigts  
me crochète le trou des fesses  
pour me serrer contre toi.

COMME le serpent fomenteur ne cesse,  
pour ne pas faiblir, de pervertir ton désir  
je m'apprête, ô mon roi,  
mon front contre la pierre  
et mes seins pétris sans bonté par tes mains,  
de renoncer au mystère des étoiles routinières  
qui balisent l'infini noir de la nuit  
afin que ne s'y égare une lune cachotière,  
pour l'ici-bas d'un enfer  
où tes reins dans leur dessin  
s'enferment.

L'HEURE étant venue pour moi de connaître  
ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit,  
dans un emportement tabou  
de ton sein jaloux,  
le serpent bondé de ton sang  
s'introduit dans mon anus  
étant donné que je ne suis,  
depuis notre premier baiser bu près de la source  
où le même se réfléchit à l'envers,  
que la femme de l'ombre de ta psyché clivée,  
ô mon roi qui agit,  
dans un perpétuel désaccord,  
avec l'un sans l'autre  
de ses deux corps.

La forêt de mon ombre

EN accomplissant ce geste  
qui m'assoit sur ton ventre  
tu n'es pas sans savoir, mon ami,  
qu'ainsi le serpent va,  
comme dans les plus sombres craintes  
de ton âme pour elle-même,  
mieux m'enculer.

Ô mon roi  
maintenant que ton pal  
éloigne de mon ombre  
prématurément vieillie  
sa crainte d'être délaissée  
en cognant sur la douleur qui ne meurt  
dans mon cœur,  
la petite fille qui buvait ses pleurs  
de n'avoir pas de seins encore  
se ressouvient de sa prière  
de contenir dans les plaisirs de la chair,  
l'amour infini.

DE la salive qui perle la raie de mes fesses  
avant que ne s'y glisse le serpent qui se dresse  
à la glaïre de mon ventre  
qui savonne le va-et-vient  
de plus en plus pressant de tes doigts,  
je jouis des seuls plaisirs de la femme  
que tu discernes en toi,  
ô mon roi.

La forêt de mon ombre

J'AI suivi,  
en glissant mes pieds nus  
dans les pas de mon ombre,  
un long chemin de mots  
menant au cœur de notre forêt  
pour que tu te reconnaises en moi,  
ô mon roi,  
lorsque tu m'empales,  
car sans ce poème où s'est immiscée  
cette inclination fatale  
ne se serait dénouée  
l'ambiguïté infernale  
de nos deux psychés inversées.

SACHE, ô mon ami,  
avant de retirer ta verge salie  
de mon corps tremblant,  
que si tu me possèdes de toutes les manières  
c'est parce que nous troublent  
nos ombres qui se dédoublent  
pour se confondre dans la forêt des mots,  
afin que ne reste privé des audaces du serpent  
dans les profondeurs de sa chair,  
l' élu qui en brandit l'attribut.

Ô mon ami, ô mon roi,  
tout au long de cette fable tu as été  
et tu resteras mon amant,  
la noirceur de la poésie avortée de mes mots  
ayant, avec ton consentement,  
circulé dans ton sang.

*poème relu et modifié, le jeudi 31 octobre 2024*

# CASCADE

*Un inlassable cheminement vers l'amour promis  
avec les mots du poème qui m'en empêchent.*

ÉCRIRE...

Si mes élans d'amour finissent dans cette impasse  
c'est parce que ma plume s'empresse,  
une fois le roman d'initiation  
à la vie commune refermé,  
de quérir en mon souvenir  
les rimes drôlesses  
qui sauront de nouveau me faire jouir  
en déversant,  
sur mon ombre qui s'alanguit  
sur les pages entremetteuses de mes nuits,  
les tombereaux de blasphèmes  
qui enflamment mes débauches de fesses  
dans l'enfer clos d'un poème.

BIEN aborder cette première phrase racoleuse  
en manque de chair qui me propose,  
après m'avoir pris la main,  
une ligne de fuite  
à mon impossibilité d'aimer  
en-dehors des pages vierges  
où s'aiguise la pointe d'un désir éveillé  
quand hardiment s'y enchaînent  
des rimes riches  
dans des fredaines  
dont mon âme émoustillée  
s'entiche.

## Cascade

À ces amours qui,  
faute d'être vécus,  
ne sont que conçus,  
vers lesquels m'achemine  
le déhanchement fessu  
de cette phrase ébauchée  
sortie de l'ombre dès ma venue,  
pourquoi m'y déroberais-je ?

DÈS lors que la tournure de la phrase  
à la proposition excitante  
se rajuste différemment quand manque  
un enjambement affriolant à son allant,  
dans ce passage à l'acte contre nature de l'écriture  
où la phrase couchée sans fard est un cauchemar,  
la fréquentation de l'ébauchée qui répond  
aux exigences de votre regard  
se fait maladroitement à l'écart.

SIRÈNE ondulant en musiquant les mots  
chaque phrase compte sur sa tournure  
fébrilement esquissée pour, à demi-nue,  
inciter ma curiosité résolue  
à lever le sous-entendu  
qui se dérobe à ma vue  
tant que, écrit-voyeur, je ne l'ai,  
une fois levé le voile de pudicité  
de la boursoufflure empesée  
qui entrave l'allure friponne  
de sa taille menue,  
sans retenue,  
toute lue.

MAIS il arrive aussi qu'une phrase boiteuse  
croisée bien des fois sur le chemin de la page,  
un beau jour,  
le mot lui manquant rajouté  
pour deux supprimés,  
se dévoile dans une envolée  
ravissant votre esprit.

DE même pour la phrase rafistolée  
dont le pas malaisé  
bringuebale l'âme en peine  
d'un amour pérenne  
et qui, allégée de l'ajout du poète ballot  
de connaître le motif de sa déveine  
avant d'en raturer les premiers mots,  
recouvre la simplicité d'aller  
au bonheur des rimes dondaines  
qui lui conviennent  
et c'est alors que,  
jeune et jolie  
sous vos yeux surpris,  
elle vous sourit.

COMME je ne croise  
ce qu'après coup je pense  
que lorsque s'agentent  
à la bonne cadence  
les phonèmes du poème,  
mes yeux sont à l'écoute des rimes cabotines  
des odelettes libertines  
qui se jouent de la censure  
pour que, dans la démesure,  
soit fidèlement rapportée l'intensité  
de mes amours désincarnés.



## Cascade

SANS la violence du drame  
qui a fait que l'enfant désarmé  
s'est réfugié dans son âme,  
m'éloignerais-je de l'acte d'aimer,  
à mesure que les méandres noirs des lettres  
m'inclinent à me repaître  
de l'ambiguïté de mon être  
dans des poèmes  
à la facture extrême,  
car c'est à l'écart du monde  
que sur ma page abondent  
les rimes qui s'accouplent dans l'outrance  
pour titiller mes sens.

PLUTÔT que de soumettre mon être  
au joug d'une conquête,  
m'épuiserais-je à ce que perdre  
l'objet obscur du désir qui m'anime  
dans les rencontres troussées des rimes  
si mon âme ne jouissait,  
réfugiée dans la fêlure  
qui remonte à la violence d'une rupture  
qui ne cesse d'obérer mon futur,  
aussi librement qu'une catin  
dans des amours de loin ?

ANODINE au premier abord,  
cette phrase grossièrement griffonnée  
me demande si, poète, je puis écrire et aimer ?  
Passer du féminin de mon âme  
que les règles de la grammaire  
imposent aux liaisons qui se trament  
à la parole donnée par l'homme épris  
dont ne varie la flamme ?

CETTE autre phrase,  
une fois couchée sur le papier,  
ouvertement me dit :  
« Les arrondis des seins et les courbes des hanches  
nous les adorons d'autant que nous t'en privons  
pour le plaisir d'être lues,  
parées de tous les péchés de la chair,  
au détour d'une page ».

PAREILLEMENT à la belle cariatide  
qui s'offre aux mains du sculpteur  
sous les plis suggestifs d'un drapé,  
derrière les lignes brodées des phrases apprêtées  
qui me permettent d'embrasser avec les yeux  
les courbes suggestives de la femme au port gracieux  
me reste cachée,  
au seuil d'une rencontre tramée sans défaut,  
une fente saignante  
qui me tourmente.

COMME la phrase allusive n'est scandée  
par le souffle d'une voix qui l'assume  
mais déroulée à reculons par une plume,  
ses moutures successives  
n'épousent les courbes lascives  
de la belle odalisque nonchalamment assise,  
mais se modélisent  
sur les lignes suggestives de la muse possessive  
qui enjôle ma psyché  
dès lors que les rimes embrassées  
dans une poésie recherchée  
ne cessent d'entretenir  
infiniment le désir  
de l'amour promis  
qui ne vous trahit.

## Cascade

CE tête-à-tête enjôleur avec la poésie  
où la ligne de vie des mots ne se brise  
sur un désamour dont la suture ne se cicatrise  
se poursuivrait-il dans le sillage de ma main,  
si ne me réjouissaient les bluettes  
des phrases coquettes qui se corsètent  
pour réapparaître au verso,  
plus finement ficelées  
que sur le recto ?

ME soumettrais-je au désir immodéré de la phrase  
de n'être comprise  
qu'une fois, in extenso, conquise  
si n'advenait sur le lit blanc d'une page,  
au gré des moutures dont la platitude  
étire le temps frustrant de la solitude  
aussi longtemps que des rimes sonores  
n'alignent les mots dans la justesse d'un bel accord,  
à ce que ma psyché s'attelle  
à des envolées vers l'amour charnel  
que j'ignore.

CES billevesées cueillies  
pour avoir dansé en ma pensée  
juste après le passage d'une ondine  
devant mon désir,  
pourquoi ne saturent-elles pas,  
comme les gaudrioles,  
le brouhaha de la vie,  
plutôt que de poétiser le dépit  
d'un amoureux transi ?

LE charme que se volent les passantes  
échevelées par le vent frondeur des rues traversantes  
qui ensauvage le visage des plus sages,  
se fondrait dans le charivari de la vie  
plutôt que dans les lacis d'une calligraphie  
qui décline la tristesse  
de s'éloigner de la bonté des caresses,  
si de longs poèmes sans prénom ni adresse  
ne relayaient,  
d'un amour ne se fanant jamais,  
la promesse.

MON âme, bousculée  
par le charme renouvelé  
des passantes échevelées,  
se retrouve constamment submergée  
par l'eau chagrine des baisers jamais échangés  
qui alimente le cours lancinant  
de cette complainte qui l'emporte,  
telle une lettre morte,  
loin de la cohorte.

CETTE complainte qui se rembrunit  
de l'encre noire de la mélancolie  
d'une âme troublée  
par la beauté des traits féminins croisés  
sans qu'une rencontre ne soit jamais nouée  
se tarirait si, dans cette quête du grand amour  
que le temps du rêve reporte sans fin  
à des lendemain moins incertains,  
ne me réconfortait depuis toujours  
la solitude des heures où mon pleur  
va à la rencontre des rimes  
qui soutirent de mon cœur  
la connaissance intime  
de son désir ultime.

## Cascade

JE m'emploie,  
aux heures de mon désir,  
à saisir le sens que m'inspirent  
les rencontres transgressives  
des rimes suggestives  
si bien que je jouis,  
dès lors que s'accentue  
la communion de mon âme  
avec l'essence de la nature  
depuis que mon corps s'évanouit  
dans l'écriture que je triture,  
d'un amour qui rayonne  
sans blesser personne.

SI je savais me coucher  
sur les lèvres muettes d'un sexe,  
me glisser dans le silence anonyme d'une caresse,  
aurais-je pris langue avec ce nouveau poème  
qui, sous couvert de me rapprocher  
de la femme de mes rêves,  
me dénude ?

POUR être le poète  
dont le geste prolonge dans l'écrit  
l'amour inaccompli  
de peur qu'il ne soit déchiré par des cris  
je ne cesse d'attendre,  
devant la page blanche que noircit mon dépit,  
que me libère de ce sort  
le baiser de l'âme sœur  
où le pleur de mon cœur  
oubliera les rimes qui me consolent  
dans le do-mi-sol de leur envol  
de l'amour charnel qu'elles me volent,  
à moins que ce ne soit celui de la mort.

LES mots d'amour que dans la vie je ne dis  
seule ma plume ose les clamer  
quand mon ombre,  
détachée de mon corps empêché,  
va de mains en mains  
jouir de son genre féminin  
dans la forêt de mes regrets  
pour autant que ne soit sacrifiée,  
dans l'intensité grandissante des orgies,  
la poésie.

LE jour où  
les phrases sangsues  
ne soutirons plus  
de l'encre noire du songe  
où bandant je m'allonge  
entre les cuisses nues  
de la femme convoitée par la strophe assidue  
et que, pour tromper la déconvenue,  
ne se relaieront plus  
des rimes incongrues,  
le théâtre de la chair amoureuse  
s'étant dérobé sous mes pieds,  
quel âge aurai-je ?

MAINTES silhouettes féminines  
que le regard intéressé poursuit  
jusqu'aux angles obtus des rues  
soulignent, en s'éloignant,  
le pas en arrière du poète retenu  
par de vieilles phrases décousues  
qui lui reprochent,  
envieuses du charme fugitif  
qui trouble le satisfait contemplatif,  
d'être négligeant et maladroit avec elles.

## Cascade

POURQUOI acceptes-tu de polir  
dans un dénuement grandissant,  
les phrases jamais trop belles de tes poèmes  
si tu n'as de cesse,  
mon cœur esseulé,  
d'aimer ?

CES phrases mal fagotées  
qui sollicitent ma rimerie d'écolier  
pour parer d'un atour joli  
la minceur de leur sens,  
seront-elles remisées  
dans le passé vite oublié  
du poème inachevé  
où mon âme confesse  
sa tentation de se fondre  
dans des débauches de fesses  
qui s'abandonnent à se confondre,  
par le visage aimé qui,  
au sortir des fantasmagories de mes nuits,  
lumineusement me sourit ?

CETTE poésie que j'aligne  
sans que les retours à la ligne  
ne contrarient les couples de rimes indignes  
rapproche-t-elle de la femme vénérée  
pour son écoute bienveillante du poète parti,  
enhardi par l'audace  
d'une première strophe salace,  
à la rencontre d'un sexe invaginé  
qui, dans l'acte d'aimer,  
lui deviendra familier ?

Si d'avoir confié,  
par delà l'affinité des pensées des aimés  
suscitées par la douceur d'un vent enjôleur,  
la dérive de son existence à l'appétence des sens  
te ramène, aussi loin que tu fuis,  
à un serment scellé sur des lèvres ensanglantées  
sans avoir songé aux ciels assombrés  
de l'amour refroidi,  
ne hantait mon âme,  
toutes ces phrases impudiques  
frayeraient-elles dans mes poèmes ?

DEPUIS que ma plume s'est octroyée  
le talent d'inverser ma psyché  
pour, qu'au lieu de prendre,  
sur le papier attendre  
en aimant de loin pour ne cesser d'aimer  
dans la jouissance des romances  
qui aiguillonnent les sens,  
sans que rien ne se passe  
les ans courbent mon corps qui s'efface  
derrière une poésie crue  
suscitant des malentendus.

PHRASE après phrase je soutire  
toute la jouissance d'une poésie mienne  
dans la hâte de partager cette intimité dévorante  
avec la femme aimée  
dont les envoûtantes caresses circonscrivent  
mon histoire à son giron  
dès que ma plume en aura fini  
d'en forger le désir.



## Cascade

VAIS-je être veuf de poésie  
si je trahis,  
en devenant un amant,  
l'aspiration de mes phrases  
à formuler ce vœu ?

LES rimes qui,  
au long des pages,  
dans l'outrance de mon langage,  
halent mon cœur vers l'âme sœur,  
partagent ce présage,  
que nombre d'auteurs majeurs attestent  
dans l'acte final de leur geste,  
de la vulve qui engloutit,  
dans une étreinte dont la vigueur  
affole le cœur et déséquilibre l'esprit,  
les prévenances du poète fantoche  
qui s'en approche  
en rimant avec constance  
des billets gentillets.

S'IL advient que ma phobie de poète  
de devoir se défaire de l'emprise de la lettre  
pour embrasser hardiment la chair,  
s'en est allée du plus profond de mon être  
alors les phrases qui enfièvreurent mon sang,  
comme l'alphabet ondulant du serpent  
qui, dès les premières pages du Livre, l'anime  
vers le fruit de l'amour que le verbe envenime,  
au lieu de les écrire à l'intention de chacun,  
je ne les confierai qu'à une seule.

Ô femme enchanteresse,  
promets-le moi que tes caresses  
sauront sculpter  
les arabesques de ma pensée  
si plus aucune poésie ne s'approprie  
mon désir de t'aimer  
que relance, sans attendre,  
cette dernière phrase emberlificotée.

Ô femme prêtresse  
des amours terrestres qui ne se confessent,  
à ma prétention d'atteindre  
le cœur abscons de mes pulsions  
en décochant des phrases torses,  
tu lui opposes la connaissance d'un cycle  
qui fait que mon humeur,  
de ne s'épancher  
dans les replis dissimulés par une toison  
où se perd ma raison,  
trouve à se déverser  
dans une forme choisie  
de poésie.

Ô Belle des plaisirs de la chair éprise,  
interdisez-moi de vous écrire,  
au verso de ce poème qui bride  
les emportements de mon cœur,  
les faux-fuyants d'un entremetteur de mots  
qui ne cesse de repousser le moment  
d'être votre amant,  
dès lors que le désir bouillonnant  
de son sang  
ne se forge durablement  
que si, sur la page,  
il reste brûlant.

## Cascade

CETTE perpétuelle invitation de nos corps  
à échanger des caresses  
si j'avais appris,  
non pas à l'écrire,  
mais à la lire dans les traits d'un visage,  
mes mains seraient-elles restées  
autant d'années sans aimer ?

Ô reine du royaume où les pensées se conquièrent  
dans les plaisirs de la chair  
je te fais le serment,  
en me défaisant d'une poésie  
qui jamais ne me ment sur mon tourment  
de perdre son secours dans l'acte d'amour  
car celle-ci,  
à mesure que des rimes s'agentent,  
confère une cohérence à mon existence  
entravée par l'appréhension de ma psyché  
de s'abîmer  
dans une forme encore non versifiée  
de ta beauté.

Ô reine de la nuit  
couchée sur l'horizon de mes jours,  
ce n'est pas du dessous de ma plume  
que surgit ce moment  
où, après avoir pris chair couleur d'ébène  
dans une lignée souveraine,  
tu transmues l'encre noire de mon délire  
d'inlassablement réécrire pour obtenir  
d'une phrase un sourire,  
en un flux rythmé de ton sang  
qui, aux bons plaisirs à venir,  
soumet le passage du temps.

MAINTENANT que s'en vient  
la double courbure de ta cambrure  
avec ta seule chevelure pour parure  
et que ma ligne de vie s'inscrit dorénavant  
dans le cycle du temps  
qui repasse par la fente de ton devant,  
ce n'est plus un flot de mots finassants  
mais celui de mon sang me bandant  
qui me presse de t'aimer,  
ô ma bien-aimée.

POUR être ton amant  
à tes instants le voulant  
je renonce, ô femme enchanteresse,  
aux rimes cavalières des strophes outrancières  
qui, sur la page chronophage prolongent,  
en maintenant mon geste à l'écart des caresses,  
un désir d'amour qui se réfugie dans les songes,  
maintenant qu'advient l'heure de ton sang  
de m'abandonner aux propositions  
de nos deux corps s'enlaçant.

APRÈS m'être dépris,  
en dénouant tes longs cheveux,  
du retour pressant des rimes qui, embrassées,  
m'intiment de les marier  
dès lors que l'aspiration de mon âme  
à aimer ou à être aimée  
ne reste la même dans mes poèmes,  
fort de ma verge raidie nous basculons  
à la renverse sur ta couche,  
ô femme qui initie ma langue à savourer le geste  
de dire : « je t'aime »  
dans ta bouche.

## Cascade

LES lignes sensibles de ton corps  
ayant détaché la trajectoire de mon être  
des méandres de la lettre  
qui, en étirant mon inconsistance,  
m'offraient une existence,  
je me projette, pour embrasser tes lèvres,  
en amont des rimes d'un langage  
qui, pas avant que je ne les marie,  
ne me parlent sur la page,  
car aujourd'hui je suis,  
avec la poésie dorénavant ne te trompant,  
pleinement ton amant,  
ma bien-aimée.

Ô femme aux beaux souris dont je suis épris,  
sans qu'aucun des mots de cette entêtante poésie  
qui fuit le moment présent ne soit dit,  
tes cuisses s'ouvrent comme un livre  
sur la fente de ton sexe,  
signe ultime qui m'exhorte à te rejoindre,  
corps et âme,  
sur l'autre rive.

Ô mon amour,  
une fois que mon âme s'est enhardie  
à jouir des humeurs mêlées de nos corps  
qui l'inscrivent dans le cycle de la mort,  
c'est tout mon être qui cède à l'ivresse  
du langage envoutant des caresses  
dont la concordance des temps me ramène,  
en mettant fin à ce poème,  
à la vie d'avant  
la naissance des mots.

*poème relu et modifié, le vendredi 1 novembre 2024.*

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

## RECHUTE - I -

*Écouter avec les yeux  
et penser avec les doigts.*

ENCORE une fois je rechute, le roman d'initiation à la vie commune refermé, dans l'attente d'être recueilli par la poésie d'un amour de loin où, jour après jour se trame sur le lit blanc des pages, jusqu'à l'orgie impunie, le désir infini.

J'ÉCRIS à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie d'inscrire les impasses de ma vie dans l'horizon de cet oubli ce qui fait que se retrouve dans le sillage de ma plume, une fois que des saillies de mots crus ont révélé l'ambiguïté de ma psyché dans des amours dépourvus de visage, le vide qui m'éprouve quand mon ombre que les humeurs de la chair désirante encombrant se penche, assagie par le déclin de l'âge, sur l'aire vierge de la page.

QUAND la page blanche ne devient suffisamment attractive pour que mon esprit s'attelle au geste d'écrire un cheminement lucide dans le vide, elle se change en un ciel de lit où les rimes outrancières décochées par le démon d'encre noire de mes nuits reviennent se planter dans mon sein pour que ne fléchisse sous ma main, le désir de l'amour promis qui transporte mon âme vers l'infini.

POURQUOI, plutôt que de s'adonner aux plaisirs des corps qui consolent de l'acceptation de la mort, mon geste s'est-il limité à tramer avec des mots orduriers des orgies impunies qui prolongent, page après page, le désir infini de l'amour promis à mon âme qui poursuit son voyage sans voir d'autres paysages que le vide blanc des pages.

ALORS qu'il me faut attendre, pour que m'apparaisse digne de mon souci la pensée évanescence poursuivie par mon esprit, que s'articule sur la page la formule qui s'oublie pour quêter l'inanité de la future n'ont encore étirée dans l'écriture, c'est sans retenue que s'écrivent mes amours de loin où mon âme se laisse emporter par les envolées de mots obscènes qui me maintiennent, les pulsions du corps accumulant tous les torts, loin des fusions charnelles où les liens qui s'y tissent ne sont éternels.

LE vide attracteur d'une page blanche restant le même à l'infini, le travail exigé pour y maintenir le cheminement de mon esprit est décuplé alors que mon âme jouit s'en entrave, dans son voyage, des écarts de langage puisque le plaisir différé de la chair intensifie le débondage des mots crus d'un désir qui, de n'être jamais vécu, s'étire des pages immaculées aux pages souillées.



Si mon âme et mon esprit ne croyaient que, privés du vide blanc d'une page, ils ne se mouvraient comme les astres dans l'éther, la première ne volerait dans un ciel de lit où l'écriture des orgies impunies fortifie son désir de l'amour promis et le second, faute de voir les liens sensoriels se dénouer du haut d'un ciel, pour ne pas perdre la raison dans un horizon qui ne soit une prison, trouve le vide créateur de son labeur dans l'aire vierge des pages où adviennent les pensées qui s'enchâssent à mesure que se prolongent leurs traces.

SANS l'aire vierge des feuilles de papier recyclé mes doigts n'obtiendraient de la phrase rebelle à ce que peu des mots qui ruissellent ne lui restent fidèle au terme des tâtonnements de la pensée qui se précise dans la trace en mouvement dans l'espace pour que mon esprit hébété puisse cheminer, sans s'égarer, dans le vide illimité et mon âme esseulée de poursuivre son voyage dans le ciel de lit des pages de mes amours sans visage.

DANS le dernier de mes âges où les mots de mes poèmes prolongent, après avoir épuisé la noirceur de mes songes, la trajectoire d'une ignorance sur laquelle, depuis l'enfance, s'appuie mon insouciance, il me faut plier mon être au dicta de la lettre qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps pour que mon âme et mon esprit se rapprochent, la traversée de la page blanche réussie, du vide infini.

MON geste d'écrire remanierait-il des phrases bringuebalantes aussi longtemps que le délié de leur déroulé ne m'enchanté si le voyage de mon âme et le cheminement de mon esprit ne se poursuivaient sur ma page, l'une emportée par le délire de ne jouir que du désir infini de l'amour promis et l'autre qui, dans la phrase obscure qui se structure à mesure des ratures, acquière un savoir sur le vide de l'espace où la pensée poursuivie se déplace dans les boucles de mots qui s'entrelacent.

BIEN que je ne cesse de buter sur le sens de mon errance dans le vide des pages blanches nécessaire pour fixer des pensées passagères, l'ébauche que je relance acquiert une cohérence lorsque, rejouées par l'écoute de mes yeux dotés d'un métronome sourcilleux, les rimes dispersées sur la ligne brisée de mots qui ne s'accordent dans une envolée, opportunément se répondent dans l'allant d'une ronde pour circonscrire le vide illimité de l'aire vierge des pages que se partagent mon esprit dans la lumière tranchante et mon âme dans les nuits enveloppantes.

DEPUIS que je suis attentif à l'évolution de la forme à laquelle le contenu se conforme, les rimes qui s'entre-appellent pour consolider ma ritournelle sur la force d'attraction créatrice du vide où mes pensées se consolident ne cessent de réclamer, pour que le miracle d'y croire se reflète dans une strophe polie comme un miroir, une page blanche de plus.

EMPÊTRÉ dans un salmigondis de mots que je rabâche sans que mon hébétude ne s'en détache, s'insinue néanmoins dans mon esprit que les rimes entendues dans des moutures distordues finiront par clamer une pensée bien vue sur le vide attracteur puisque, en soutenant que sans l'expansion de l'éther ne s'étoilerait la matière, perdure cette exigence de façonner du sens pour habiter les cieus depuis la mort de Dieu.

QUAND mon esprit se cogne, dans les relectures de l'ouvrage sur le vide créateur, aux strophes gauchement cadencées par des rimes d'écolier dont le signifié obtenu dans leurs rencontres imprévues sur le moment m'époustoufle car ne fusant pas de mon souffle, mon ego blessé s'attelle aux mélis-mélos de mots qui sonnent faux jusqu'à ce que soit mélodieusement entendu, en articulant sur des charnières sonores les envolées brisées dans leur essor, la vacuité avérée de leur contenu, dès lors qu'il n'y a pour les défaillances de mon être qui se raccroche aux trouvailles de la lettre, en dehors du vide salvateur des pages blanches, pas d'autre issue.

PRIVÉ de la connaissance qui permet de dérouler avec aisance les mots de cette évidence que ce n'est pas le passage du temps qu'il faut mesurer mais le nombre de pages vierges sacrifiées pour que la strophe ébauchée parcourt, dans une suite d'accords de rimes sonores, du haut à gauche de la page blanche affrontée au bas à droite de la dernière page vierge sillonnée, la distance d'une pensée.

DÈS lors que je ne puis répondre à l'attraction du vide de ma page blanche avec la mémoire d'un savoir que l'amour promis m'a dispensé d'acquérir, sans ce désir de relire en des tours mélodieux les inepties que j'écris sur le vide créateur de cet ouvrage prétentieux celles-ci ne deviendraient, alors que les mots que je brasse m'enferment dans une impasse tant que mon esprit n'embrasse le vide illimité agrégé dans une trace, les pensées qui m'éclairent le temps d'un éclair.

MES yeux ne comprenant pas ce qu'ils voient sans l'entendre comme l'éther que j'inspire pour le nommer dans l'expire, l'aire vierge des pages s'agrandit autant qu'il le faut pour que les rimes chantantes d'une tournure entraînant incitent mon esprit, désorienté par son hébétude qui ne se détache de la blancheur indifférenciée de la page comme l'enfant déboussolé pour être resté trop longtemps sage, à s'aventurer plus avant dans sa vision du vide jusqu'à ce que, dans une image transparente de la page blanche en attente d'une pensée percutante, se perçoive l'infini comme celui de l'espace dans la noirceur des nuits.

PUISQUE seules les pensées délivrées par les strophes concoctées avec les mots rabâchés de ma lubie sur le vide créateur de mon labeur compensent mon ignorance d'un véritable savoir dont je n'aurais qu'à prolonger l'histoire, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, le corps habillé de la tête aux pieds pour se faire oublier, je martèle, comme le forgeron dresse le fer sur son enclume, la phrase retorse à l'allant de ma plume.

QUAND l'hébétude que j'endure me plombe au milieu des ratures d'une écriture qui ambitionne de transcrire le vide illimité de l'aire vierge des pages dans une image sans raturage, pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes qui s'enchaînent pour délivrer la pensée ignorée avant qu'elle ne soit formulée il me faut renoncer, entre les somnolences ponctuant mon impéritie, à la prédominance de mon esprit sur la strophe qui s'écrit car c'est constamment que le déploiement de la lettre surplombe l'incomplétude de mon être.

MA prose rimée étant celle d'un poétéreau il me faut revenir remanier pendant des années les élucubrations d'un délire sur le vide créateur de l'aire vierge des pages où les pensées convoitées ne brillent sans que ne les vrille ma plume de pauvre drille vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts et, tant que de leur polissage n'affleure un savoir qui est beau, les tournures dissonantes des strophes décevantes ne laissent mon esprit s'échapper du vide attracteur des pages blanches ni par le bas, ni par le haut.

QUAND alerté par mon idiotie, je reviens affronter les strophes de mon poème dont la concision est tendue à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, le déploiement grinçant de leur ressort que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici m'astreint à resserrer plus encore leurs tournures retorses, puisque seules les rimes rapidement croisées conduisent mes yeux sans dévier au cœur du vide des pensées visées.

ÉTANT donné que, sans le support des pages blanches, ne se figerait le flux volatile des pensées indociles et ne se déploierait cette folle histoire du vide créateur lorsque la trame des rimes croisées s'approprie l'espace évidé comme le motif d'une dentelle autour de son vide originel, j'en déduis que les arguties de mon savoir ne sont soutirées de ma mémoire mais d'un bricolage des rouages du langage sur l'écritoire.

L'AMOUR promis ayant détourné mon esprit des études où s'accumulent des certitudes, il ne me reste comme seul avoir que l'aire vierge des pages où rythmiquement s'ordonnent les mots qui jalonnent les va-et-vient incertains de ma main, mais pour que son entrain quotidien ne soit brisé par les silences d'une perpétuelle ignorance j'œuvre à transposer, en restant à l'écoute des couples de rimes habiles à relancer un cheminement fragile, l'immensité du vide immobile dans une parole qui file.

LA strophe plus ou moins bien ciselée qui sous-tire le vide des pages blanches dont l'infini absorbe mon esprit démuni, foutraque elle le resterait dans les déclinaisons régressives des moutures successives si déjà ne se trouvait, dans le charabia simplet de son premier jet, une inconsistance génératrice de sens.

LE présumé accepté que la pensée convoitée reste évanescence tant qu'un minimum de sens ne se profile dans le travail de la lettre auquel ma main a appris à se soumettre, ma tâche se limite à ce que la ritournelle produite en recouvrant les rimes des comptines dont la naïveté modulait déjà l'inconsistance de mon enfance m'instruise que le fil des pensées qui traverse mes âges ne se dévide que si, de ma page blanche, chacune en mesure le vide.

MON geste n'aurait de cesse de relancer la phrase obscure qui s'aventure à rapporter l'immensité du vide dans la fluidité d'une lecture si l'aire vierge des pages n'était illimitée, car c'est dans le silence d'ignorer la subtilité encore non délivrée par la strophe parachevée que mon esprit en souffrance poursuit son errance, et que se pose la nécessité du vide illimité pour que le flux des pensées évanescences se condense en des formules élaborées, comme les ciels ensoleillés nous apparaissent bleu dans la noirceur de l'espace infini.

LA pensée qui contente l'attente de mon esprit en souffrance je la dois aux pages vierges qui se multiplient en amont de la strophe brouillonne qui reconduit mes yeux, par des détours laborieux, face au vide inépuisable qui offre aux rimes de seconde main le loisir d'y croiser leurs semblables en chemin, car le piétinement de mon esprit dans une cacophonie de mots désunis ne finit que si, dans une variation en mode mineur, se retrouve une image parlante du vide attracteur de la page blanche suivante.

DÉJOUERAI-je l'hébétude qui rattrape mon esprit ballot quand la page sacrifiée se retrouve saturée de mots raturés, si le vide attracteur de la page blanche suivante ne restait dans l'attente d'une saillie délirante, et comme la spécificité de mon art est de démêler l'embrouillamini des mots qui se bousculent tant que ne les module la rime qui zinzinule il arrive, tôt ou tard, que la fluidité musicale d'une lecture maîtrise l'écriture emberlificotée de ma bêtise qui, dans le vide créateur, s'éternise.

PAS un jour ne passe sans que je ne griffonne les quelques rimes qui sonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la strophe imparfaite qui boucle dans ma tête sans que celle-ci ne s'arrête sur le phrasé mélodieux qui réjouit l'esprit curieux d'entendre avec les yeux que sans l'éther froid des cieux ne s'épuiseraient les astres de feu, car seule la bonne cadence des stances d'une ronde embrasse l'immensité du vide d'où ne s'échappe le monde.

PRESSÉ par la barre de nuages noirs qui rapproche l'horizon je marcherais encore d'un bon pas si je ne cherchais dans ma besace papier et crayon pour conserver la trace des rimes pugnaces de la strophe bavasse qu'un tour nouveau disloquera bientôt, car ma prétention de poétaillon est de débiter en vers, le vide originel qui englobe l'univers.



POURQUOI m'arc-bouter le dos au vent pour enchaîner, sur un bout de papier défroissé, une suite discordante de rimes qui martèlent que ne se déploie une pensée perspicace sans le support vierge d'une surface comme pour l'astre qui se déplace dans le vide de l'espace, et d'autant plus que je dois, pour que mon verbiage boucle sur des tournures de phrases correctes, affronter pendant des années des cascades d'échecs.

QUE sur le bout de papier saturé de mots déversés à la recherche d'une forme dont la profondeur du fond sera déterminée par la quantité de vide sondé, l'espace me manque pour permuter des rimes qui par deux platement s'expriment, mes yeux sont alors privés d'entendre la raison du pourquoi que, sans le vide froid de l'éther, ne se dissiperait l'énergie de la matière, et c'est avec les fragments tronqués d'une strophe désarticulée que délayent les premières gouttes qui au vent s'ajoutent que la formule boiteuse d'une pensée prometteuse, sur un chemin sans abri, me laisse sans parapluie.

LES rimes décochées dans tous les sens pour atteindre les limites du vide où l'univers réside, de les avoir notées sur un bout de papier délivre mon esprit de sa folie de lutter, en affrontant une pluie d'hiver que renforce un vent contraire, contre l'oubli de la formule qui postule que le vide attracteur est créateur de l'évolution de la matière et que, sans l'expansion de l'éther dans le froid absolu du vide originel qui englobe le monde mortel, ne s'y multiplieraient les agrégations de la poussière en des astres de feu qui se consomment aussi vite qu'à son échelle une étincelle.

IMBÉCILE heureux d'avoir égrainé, sur un bout de papier, les rimes entêtantes de la strophe incohérente sans savoir à quelle compréhension du vide attracteur celles-ci aboutiraient, car c'est dans l'après-coup, pour sortir de la boucle de mots dont le tournoiement incessant rend fou, que se dénoue, avec les plus entraînantes des rimes chantantes, une pensée triomphante.

CETTE assertion que l'accélération de l'expansion de l'univers n'est due à la violence du souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther poussiéreux où s'agrègent les astres de feux, la dois-je à l'aire vierge des pages qui encourage le bricolage du langage ou à la phrase qui se fredonne à mesure que joliment sonne la rime d'antan qui décide du cours des mots suivants.

LES strophes déroutantes de cette théorie délirante d'un vide créateur n'ayant comme intérêt que leur bel attrait, ce n'est pas avant que les rimes trébuchantes, transmues en des sonnantes, carillonnent là où mes yeux s'égarèrent de n'entendre leur retour là où rythmiquement ils le comptaient que mon esprit démuni s'approprie, le redoublement des phonèmes consolidant le signifié mouvant du poème, le vide blanc de la page comme toile de fond de sa déraison.

RESTERAIS-je à l'écoute du remplissage de l'aire vierge des pages dont le vide s'agrandit à mesure que s'y déverse l'embrouillamini de mes inepties si, dans le flux sans pause d'une prose, des rimes guillerettes ne s'accordaient sur une musique simplette pour concerter sur l'échange qui ne s'arrête, entre le vide blanc de la page et la vacuité de mon être.

AVEC la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau je déjoue les rimes badines des strophes cabotines qui glissent vers une humeur chagrine qui sonne faux car j'aimerais, avant que chacune dans l'oubli ne se taise, que la tonalité malaisément maîtrisée de la grammaire française qui accompagne mon esprit dans sa dérive dans le vide des pages blanches qu'il n'esquive, plaise.

DÈS lors qu'une page blanche permet aux vingt six lettres de l'alphabet d'étaler la durée persistante d'une hébétude pesante qui autrement resterait, sous mes yeux, figée dans le vide silencieux, je cisèle avec un stylet la strophe déroutante qui devient, ses iambes rythmés à son avantage, suffisamment entraînante pour que mon esprit ne reste à questionner le vide blanc de la page pour s'avoir si celui-ci s'agrandit d'autant que le verbiage s'amplifie ou que, à mesure du bricolage de ses rouages, le langage ne s'épuise dans le silence de l'espace infini.

SANS cette inquiétude que ne se détache mon hébétude de la blancheur de la page si le vide attracteur ne s'impose à mon geste qui le transpose, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que ma main les agence comme je pense alors que c'est aux rebonds des phonèmes que l'écoute de mes yeux se raccroche quand la déclinaison s'effiloche, si bien que le cheminement de mon esprit ne se poursuit que si mes mélis-mélos de mots de poétereau s'accordent grosso-modo sur un tempo.

SUR le quai déserté où mon poème m'entraîne pour que j'y entende défiler des strophes dépourvues de la bonne cadence pour avancer avec aisance, je raboute l'embrouillamini de leur charivari en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés, mais comme mes boucles de mots se nouent autour du vide où le futur réside que lorsque les rimes repassent en rythme par deux devant mes yeux, combien de fois vais-je croiser des cliques de mots enrôlées pour affronter, dans la résonance d'un poème, le vide de la page blanche et de moi-même qui, avec la poésie qui les relie, est devenu le même.

TOI lecteur fatigué de mon verbiage, tu perçois si bien que la beauté d'aucun paysage ne distrait mes yeux de la page où se recompose, pour moduler le vide illimité dans la pointe avancée d'une pensée, la cacophonie des fragments musiqués de la strophe désarticulée que je t'entends me suggérer, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs à l'autre bout du vent.

COMBIEN de fois vais-je sourire de laisser le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris et de ne plus me voûter pour cueillir le mot précis qui clarifie la pensée poursuivie par mon esprit démuné qui attend, faute de s'arc-bouter sur un savoir acquis, que mes doigts réussissent à enchâsser dans des formules ciselées le vide illimité des pages blanches affrontées.

MAINTENANT que se dérobe à mes yeux  
dans l'ultime strophe de ce poème prétentieux  
dont l'inachèvement me repose,  
la tournure esquissée pour distiller  
dans des volutes raffinées  
le parfum discret de la rose  
qui, avec la dernière rime butinée  
sur une ramure rouillée,  
se serait éclosé,  
de ce temps  
emporté par le souffle du vent  
je dispose  
pour qu'aux habitudes de mon hébétude  
s'impose,  
sans ancrage sur une page,  
d'être éphémère  
dans le vide de l'éther.

*poème relu et modifié, le samedi 2 novembre 2024.*

LE CHEMIN  
DE LA PAGE

*Quand, pour une trace  
de son passage dans l'espace,  
le corps s'efface.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon,  
il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à  
l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute ...*

Arthur Rimbaud.

*Rien, cette écume, vierge vers*

Stéphane Mallarmé.

Le chemin de la page

“RIEN”,  
depuis cette réminiscence  
par laquelle le hasard de ce qui suit commence  
ne serait sans la page blanche qui assigne  
mon “Je” à être cet “Autre”,  
marionnette d'un langage  
dont la justesse des rouages  
articule la pensée de passage  
que sans le vide attracteur de la page  
mon esprit débile  
resterait dans la marge,  
immobile.

ASSIS au bord de moi-même  
pour affronter la blancheur de la page qui ne change  
au point que l'effort d'attention de ma vision  
n'y décèle aucune ligne d'horizon,  
le temps que les rimes chantantes d'un poème  
qui enchaînent à la bonne cadence les phonèmes  
dont le son entendu reste le même  
alors que le sens évolue quand les mots sont lus,  
prennent sous ma main  
la mesure du vide que leur absence prolongée  
déverse en mon sein.

QUITTE à plagier le prince des poètes  
qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète  
obscur et pure à mesure des relectures,  
le premier jet délivre bien souvent  
un sésame à la phrase abstraite  
qui restitue la persistance  
de cette épreuve que j'avance :  
que lorsque mes yeux cherchent à isoler  
un point blanc sur la page immaculée  
le vide qui s'installe dans ma tête  
de s'agrandir ne s'arrête.



ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit  
s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit  
jusqu'à la crainte que les mots de mon délire  
ne puissent plus le circonscrire,  
si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir  
l'ambiguïté de mon désir  
dans des poèmes égrillards,  
du vide infini de la page blanche qui m'aspire  
dans les profondeurs de son nulle part,  
en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence  
de la pensée absente  
qui s'éternise sur l'écritoire,  
j'assimile l'hébétude de mon esprit  
à la blancheur de la page  
sur laquelle l'heure s'attarde sans friper son image,  
si bien que me vient l'espoir,  
en transcrivant la perpétuation de cette vision,  
de traverser sans m'égarer dans les raturages  
les années qui s'empilent dans un tiroir  
avec leur quatre saisons.

SUR la page blanche qui relie mon histoire  
à la mémoire effacée d'un passé refoulé,  
ma plume de poète s'entête à ce que se déverse  
dans la fêlure qui me traverse  
l'encre noire des souvenirs absents de ma mémoire,  
mais comme ma plume buissonne  
au gré des rimes qui chantonnent  
quand mon esprit s'aventure dans l'impasse  
de retrouver un oubli qui ne s'efface  
dans les méandres de la trace  
des mots qui tâtonnent en raturant l'espace,  
elle ne peut-être dissociée  
du vide des pages vierges qui m'attend.

POUR que l'esprit ne flanche  
dans la nuit blanche,  
la muse s'amuse à ce que l'être désespéré  
qui plonge sa plume manquant d'usage  
dans le vide de la page  
qui engloutit les autres vies  
que jamais il ne saisit,  
trouve une réponse élégante  
à la nécessité de son geste.

SOIT je m'épuise à attendre  
la survenance d'un point de repère  
dans la blancheur ouatée de la page  
dans laquelle l'attention de mon esprit se perd,  
soit ma main s'aventure  
à retranscrire dans l'écriture  
le bourdonnement de l'hébétude  
qui s'installe dans ma tête  
quand le vide blanc de la page  
qui s'impose à ma vue,  
sur les variations biffées de la strophe décousue,  
prend le dessus.

JE remanie une énième fois  
la mouture tarabiscotée  
de la strophe raboutée  
qui attestera l'obstination de mon geste  
à reproduire avec justesse  
ce moment où la blancheur de la page devient,  
transposée avec les mots de mon labeur,  
comme le peintre qui l'obtient  
en mélangeant la palette des couleurs,  
le miroir d'un non-savoir  
qui encourage le poète à y retrouver,  
à toute heure,  
son vide intérieur.

MES pensées m'apparaissent-elles  
à mesure que les strophes acquièrent une forme  
qui dit le vrai si elle est belle ?

Aussi je cisèle cette dernière qui se présente  
pour imager le silence échangé avec ma page blanche  
sans que ne m'en disent davantage  
les rouages du langage  
comme lorsque dans mon enfance,  
je recopiais cent fois la pénitence  
et que mon esprit hébété entraînait en résonance  
avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages  
qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque  
sur la page dont l'aire vierge me convoque  
aux heures où mon labeur est d'attendre  
qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre,  
ma main se ressouvient des devoirs et des examens  
auxquels je répondais faussement en quelques lignes,  
poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse  
le temps imparti à ce que se tisse un récit factice  
et que mon esprit ne puisse se raccrocher,  
le premier surpris,  
à la pirouette d'une idiotie.

RÉUSSIR à désancrer mes yeux  
de leur plongeon silencieux  
dans la blancheur immaculée d'une page  
et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage  
aussi cohérent que plaisant,  
la poursuite dans le vide infini  
de la pensée absente de mon esprit,  
le geste désespéré de ma main  
soumis au dicta des rimes d'antan  
rencontrées en chemin,  
s'arrête là.

Si ce poème s'impose sur le papier,  
c'est moins pour détacher mon hébétude  
de la blancheur indifférenciée de la page  
que pour pointer la véritable nature  
de ce vide intérieur  
que ma plume déplace  
en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie  
qu'une fois la strophe réussie  
je souligne les rimes qui sonnent  
dans un charabia qui déraisonne  
jusqu'à ce que, dans une tournure habile,  
devienne facile  
l'entrée en résonance de mon indigence  
avec le vide blanc de la page affronté dans le silence  
et que mon esprit,  
rassuré de retrouver dans une image transparente  
la persistance de la pensée absente,  
ne s'évanouisse dans l'immensité d'une nuit  
silencieusement tombée  
sur des épaules voutées.

COMME la basse continue du bourdon  
prolonge le silence posé au début de la partition  
la vacuité de mon être  
se dilue dans la grisaille des lettres  
aux heures du jour où,  
entre les retours des plages de silence  
d'une perpétuelle insuffisance,  
se trame cette évidence  
que, sans l'aire vierge illimitée des pages  
où des strophes savantes émergent des raturages,  
mes yeux ne verraient dans le vide,  
comme dans celui noir des cieux,  
le lieu où advient le merveilleux.

LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot  
qui accompagnent la dérive de mes yeux  
à la recherche d'un point d'ancrage  
dans la blancheur étale de la page,  
ne rapportent de l'expérience de cette errance  
qu'un aspect trompeur  
car perdue, dans le vide de la page  
qui reste vierge de mon verbiage,  
le silence du temps à venir  
où mon esprit ne saisit ce qu'il ne pense  
avant de relire l'acte d'écrire,  
et ne sorte vainqueur  
que sous un aspect trompeur.

D'ALLER quérir le vide créateur  
en haut à gauche de la page blanche suivante,  
permet à mon geste de gribouilleur  
d'y brasser indéfiniment les mots d'un charabia idiot,  
et comme il arrive que mon insistance  
soutire un minimum de sens  
du silence obtus qui prive mes yeux d'entendre  
la musicalité des mots avant qu'ils ne soient lus,  
c'est dans un agencement imprévu que se déploie  
dans le vide des pages vierges qui s'accroît  
l'écoute du temps passé  
avec les mots que je n'entends pas.

MON esprit ne se jetterait dans le vide attracteur  
si, articulés par les rouages du langage,  
des emboitements de rimes plates  
ne restituaient sur le verso de la page,  
dans une image dont la ressemblance flatte,  
la blancheur immaculée de son recto,  
si bien que ma déraison réussit à parcourir,  
la transposition achevée de la page tournée  
réflétant fidèlement la page blanche à venir,  
le vide infini sans jamais en sortir.

PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage  
qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur  
de la blancheur immaculée de sa page,  
je remise dans un tiroir  
les strophes dont je ne saisis la subtilité  
tant que leur tournure ne soit ciselée  
et dont les plus ostentatoires,  
rassemblées dans un grimoire,  
souligneront l'effort de mon esprit à déjouer  
une hébétude qui se complait à se fondre,  
depuis le plus jeune âge,  
dans la blancheur des pages,  
mais si la paresse de la vieillesse  
ne menait à l'écrit de détresse,  
en trouverais-je le courage ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige  
à me séparer d'une phrase heureuse,  
dois-je pour autant offrir une image trompeuse  
de mon esprit qui oublie,  
leurré par le travail de mes doigts  
qui insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix  
aux mots qui s'agencent en ricochant sur le silence  
du temps qui passe sans que je ne pense,  
que le poids de son hébétude ne varie  
dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

JE suis cet insensé  
qui, faute de posséder une histoire à raconter  
autre que cette gageure de restituer  
avec une poésie brodée avec des rimes démodées  
l'inanité de sa pensée,  
embrasse l'envers hébété de sa face  
sur des pages vierges de trace  
après s'être approché du silence impénétrable  
que son miroir lui tend.

COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence  
depuis l'angle mort de ma présence,  
ma page blanche me renvoie le silence  
que mon esprit ne franchit  
avant que ne se déploie la trace  
de mon être connaissant qui s'efface  
dans le vide de l'espace  
car, lorsque dans un effort tenace je pense,  
c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi  
pour que l'ascèse du poème se déploie  
je ne sais plus,  
privé de l'aire immaculée d'une page  
où mes yeux sont à l'écoute de la voix  
modulée par mes doigts,  
ni quoi faire  
ni, surtout,  
où aller.

EN dehors de soutirer  
de la page blanche sacrifiée  
le vide qu'en moi j'y vois  
ma plume n'y récolte rien  
qui puisse contrebalancer l'histoire  
du silence qui remonte de ma mémoire  
quand s'éternise une pensée blanche sur l'écritoire,  
si bien que les extravagances qu'elle avance  
au petit bonheur la chance  
s'avèrent être incapables d'être infidèles  
au vide de la page blanche qui m'inspire  
quand le premier mot de l'histoire à venir  
m'échappe et me prive des rimes rebelles  
qui musiquent les ritournelles  
sans lesquelles chacun de mes âges  
ne connaîtrait son délire.

Le chemin de la page

LES feuilles de papier  
raturées, déchirées, brûlées  
de ne pas y retrouver  
l'attraction créatrice du vide  
sous la transparence d'une pensée limpide,  
ne découragent mes doigts d'affronter le silence  
de ma page planche qui, du fait de sa persistance,  
est devenu ce que je pense,  
et comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise,  
mon ouvrage repose sur cette roublardise.

DE nécessaire,  
la page blanche étant devenue salutaire  
au cheminement de mon esprit qui se réjouit  
quand le déversement d'une prose aventureuse  
canalisé par la rime rigoureuse  
réussit sous mes yeux,  
dans un tour de main astucieux,  
à ce que réapparaisse le vide blanc de la page  
dans une image dépourvue de relief,  
mais comme le temps de cette illusion est bref  
le vide illimité se ressaisit de mon esprit  
et de nouveau, éveillé, s'évanouisse ma pensée.

SANS le vide de la page blanche qui s'impose  
pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots  
puisque n'étant scandées par mes lèvres closes  
mais par l'écoute des rimes qui enchantent  
les étapes de la trace par où passe  
l'effort de mon esprit qui ne se lasse  
d'entendre s'égrener le poids du silence  
dans un chapelet de pensées  
dont le vide de sens qui s'y condense  
est confirmé par la justesse du son  
comme pour une chanson.



Le chemin de la page

SANS avoir été cet enfant qui s'attardait  
dans le silence qui le rattrapait  
après chaque rime désuète qu'il alignait  
et qui déjà oubliait d'être  
tant que, d'un brassage de bribes décousues,  
ne ressortait une pensée imprévue,  
réussirais-je, en moulinant comme une crécelle  
le vide obsédant de ma ritournelle,  
à enchaîner sur ma page blanche  
les litanies d'un rituel  
qui ramènent mon esprit  
à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnaiss,  
avant de l'entreprendre,  
la tournure de la phrase qui bouclera  
sur la pensée obtenue en écoutant sa venue,  
je me désencombre de l'idée reçue  
que, sans avoir été préalablement conçu,  
ne peut être perçu le vide de la page nue,  
car ce n'est que lorsque ma plume rebelle  
sculpte une forme nouvelle  
à une absence de contenu  
qu'elle atteint son but.

NE sachant quel vide  
de la page blanche ou de moi-même  
s'ajoutera à mon poème  
j'attends, et dès lors que les ratures ne censurent  
les tournures de phrases de belle allure  
qui veillent à ce que l'effort de brandir sa détresse  
ne soit rattrapé par la paresse,  
que des rimes diligentes enchantent  
une prose indigente  
qui, tant que sur la page elle le reste,  
dans le même état me laisse.

DÈS lors que,  
poétaillon privé d'une rame de papier,  
mon hébétude ne serait entrecoupée de pensées  
je ponctue, la plume à la main,  
sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien  
une entêtante prosodie qui me poursuit,  
alors que la monotonie et le manque d'entrain  
s'allient pour repousser au lendemain  
le point final de la strophe bancale  
qui, d'échouer à ciseler le silence  
de la perpétuelle insuffisance  
à travers de laquelle je pense,  
sera chiffonnée avec son inanité avérée.

PARTIS d'une plage de silence en quête de sens  
l'écoute de mes yeux dérive  
dans le flot sonore des mots qui m'arrivent  
car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois  
de la rime d'autrefois  
que s'entrevoit la cohérence qui se déploie  
et que mon esprit, pris par son effort d'aller  
à la rencontre d'une pensée,  
ne s'écarte de la trace  
où l'inachevé se prolonge dans le vide d'une surface  
si bien que, de pages sillonnées en pages raturées,  
se sont mes doigts qui baladent ma voix.

COMME c'est la dextérité de mes doigts  
qui supplée l'incapacité de mon esprit à intuituer  
la pensée dont le contenu ne soit déjà formulé,  
je remanie les mots de l'imbroglio accumulé  
tant que ne s'y entrevoit la strophe qui ouvre une voie  
que le regard parcourt avec la fluidité de la voix,  
car autrement mon esprit resterait dans l'ignorance  
de ce que, dans l'après-coup, je pense  
de la persistance du silence  
affronté dans le vide blanc de ma page.

AUJOURD'HUI que les balbutiements de ma voix  
sont débroussaillés par mes doigts,  
sur des feuilles de papier s'accroissent  
des formules qui spéculent  
sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages  
sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage,  
pour autant qu'aux pelletées de mots déversés  
y soient mêlées les rimes audacieuses  
des strophes prétentieuses  
qui, comme les courses des astres bolides,  
tournent en rond dans le vide.

POUR un mot de travers je m'attaque  
à la phrase tordue qui me cherche  
car tant que le geste hardi d'écrire  
l'emporte sur la déception de relire  
les tentatives de ficeler,  
avec les mots de son bagage,  
les pensées qui ne cessent de tourner  
autour de la mémoire effacée de mon histoire  
dont mon esprit ne s'en sépare  
que pour laisser sa place à la nuit noire,  
ma page blanche restera, faute de mieux,  
quotidiennement sous mes yeux.

POÈTE constamment mis en échec  
par la difficulté de la lettre  
je me réjouis néanmoins,  
l'esprit empêtré dans les boursoufflures  
d'une écriture que je triture,  
d'affronter dans cette entreprise  
le vide des pages blanches  
que, ni le savoir spéculé,  
ni la bêtise avérée,  
n'épuise.

APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction  
d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace,  
c'est dans le vide des pages blanches  
que mon geste s'aventure  
à prolonger une écriture qui resterait obscure  
si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence  
entre l'espace vierge conquis et le savoir acquis  
sur laquelle, page après page, s'appuie mon esprit  
pour vaincre les silences quand, avec insistance,  
il s'enferme en lui pour quêter du sens.

CE poème laborieux qui ne réclame,  
ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne  
la phrase brouillonne,  
ni des titres des belles pages des pauses  
dans une interminable prose,  
mais l'aire vierge de la feuille de papier,  
où se prolonge la trace  
par où l'incomplétude de mon esprit repasse  
pour s'enquérir du contenu imprévu  
de la strophe qui ne serait advenue  
si le vide blanc des pages n'était dans l'attente  
d'arraisonner une pensée mouvante.

LA pensée évanescence qui plane  
sur l'aire vierge de la page nécessaire  
au rassemblement des mots de mille manières,  
se consolide dans le vide de la page qui me questionne  
à mesure que l'écoute de mes yeux fredonne  
les rimes qui sonnent dans une strophe qui vous étonne  
pour autant que les raturages  
n'épuisent les mots usés de mon bagage  
et ne replongent mon esprit balourd  
dessous le flot aventureux du langage  
où se fraie la platitude d'une existence  
de ne pas chercher à vaincre le silence  
de la pensée qu'encore je ne pense.

LOIN des ouvrages où se bousculent  
les représentations du monde  
que certains conçoivent pour mieux le parcourir,  
je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages  
pour approfondir, au terme de nombreux passages,  
le vide créateur des énoncés qui le fondent,  
et comme sous mes doigts de rimaille  
les ratures abondent,  
ne peut-être quantifié l'espace vierge requis  
pour que, le temps d'une seconde,  
brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème  
d'intégrer le vide attracteur de la page blanche  
dans l'avènement du poème  
se retrouve inversé le flux de mes pensées,  
car c'est de toujours plus de surface vierge et lisse  
que me viennent les pensées savantes  
du vide qui, au terme de l'espace vierge parcouru,  
peut être contourné par la rime exigeante  
qui, sans entendre précisément la pensée,  
module dans une tournure chantante  
la cacophonie des phonèmes des mots déversés.

COMME mes arguties  
sur le vide créateur de la page blanche varient  
à mesure que l'écoute insatisfaite de mes yeux les modifie  
dois-je en conclure, plumitif d'une culture  
où la vie de l'esprit est régie par l'écriture,  
que l'espace vierge des pages contribue,  
en ne limitant le polissage du poème,  
à ce que le signifiant des phonèmes  
brille sous nos yeux  
en un corpus mélodieux,  
comme le merveilleux  
scelle le mystère des cieux.

CONVAINCU que plus la forme est concise  
plus grande est la surprise que les yeux lisent,  
je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse  
de la strophe boiteuse  
pour en soutirer cette évidence  
que sans l'aire vierge des pages  
ne se ferait le polissage de mon verbiage  
et que les pensées fluides  
sur la nécessité du vide  
resteraient confuses sur ma langue  
et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile de l'amphore tourne,  
sous les doigts du potier,  
autour du vide qui la fait naître  
pour contenir dans un galbe épuré  
le parfum suranné de l'élixir évaporé,  
chaque nouvelle strophe reprend sur le papier  
le contenu de la précédente pour que le "rien"  
que mon geste d'écrivain s'épuise à distiller  
dans des pensées alambiquées  
dont la forme ne repose sur aucun fond  
puisque sous ma main de plaisantin  
le déversement de ce verbiage  
sur l'attraction du vide blanc des pages  
ne rime à rien.

POÈTE

grâce aux verres grossissants de mes lunettes,  
me laisserais-je quotidiennement aspirer  
par le vide attracteur d'une page blanche  
si mon corps n'acceptait,  
pour une vie de l'esprit,  
de se désincarner dans l'écrit.

ET si,  
de répondre à l'appel du vide créateur  
que génère en moi une page blanche,  
la singularité de ma pensée ne résultait pas ?  
Abandonné à ce désarroi  
le plus sage ne serait-il pas,  
en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli,  
de renoncer à la tyrannie de cette poésie  
qui, tant que la lyre d'une mélodie  
ne s'entend dans la prosodie d'un récit,  
n'expose le motif de cette lubie  
de toucher avec ses doigts  
le miracle ou la rime  
sur la page ranime  
la mémoire effacée d'une vie  
passée sous silence dans l'écrit.

JE ne cherche plus à être le poète  
pour qui sa pensée ardue,  
sans le support d'une page blanche,  
resterait tue,  
puisque la trace d'aucun écart  
entre l'image que je vois  
et le vide en moi ne se déploie  
pour que, dans la vie, tu ne sois pas,  
bats mon cœur bats mon cœur bats...

ET que ma page, blanche, reste...

*poème relu et modifié, le dimanche 20 octobre 2024.*

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

## RECHUTE - II -

*Circonvolutions et lacis  
de l'acte de penser  
en-dehors de son esprit.*



PLUS j'écris moins je suis et quand bien même, aventuré dans un poème, délesté de mon corps je me réjouis d'embrasser des phrases jolies, vient que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les méandres éclusés de mon esprit.

SI je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébétude me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance.

BIEN que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose.

COMMENT approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu près de son contenu.

SANS les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la pensée issue d'une tournure imprévue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égare à les chercher hagar.

QUAND tarde à jaillir de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote dans des phrases en loques les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'in vraisemblances en insignifiance par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit.

L'HÉBÉTUDE privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps que sur une pensée diffuse, une formule abstruse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis, à la première rime, s'arrime.

DE page en page mes yeux restent obstinément à l'écoute des strophes que je raboute jusqu'à ce que, des pensées bricolées avec des rimes redoublées coûte que coûte, mon esprit ne doute.

LA pensée redondante qui supplante une hébétude prégnante avant d'être engloutie par l'oubli des tournures d'une écriture dont le savoir de l'histoire ressassée s'enrichit d'autant que la surface apprêtée pour son déploiement est illimitée, ce n'est pas à la sagacité de mon esprit que je la dois, mais au travail de mes doigts.

À mes heures d'écrivain mes doigts doivent leur labeur au vide attracteur, car sans l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé ne se prolongerait, pour le survol d'une lecture, le temps sans fin de l'écriture.

UNE fois le silence de l'hébétude dépassé et que mon esprit part à la rencontre d'une nouvelle pensée, celle qui s'ajoute à mon radotage sur le vide créateur de mon labeur n'en n'est pas une, car c'est des mêmes mots de mon trousseau que ma plume étire dans tous les sens que s'articule cette évidence, que le contenu qui résulte de la forme obtenue, privé de la page nue inhérente à sa venue, me serait resté inconnu.

QUAND bien même la brillance de la phrase qui se déploie, aiguillonnée par la rime libérée de la métrique d'autrefois, ne dure au-delà de sa lecture, qu'un trait percutant ne jaillisse de la tournure maladroite qui s'écrit entretient l'inquiétude de mon esprit, que le geste de sculpter patiemment une pensée obscure ne parvienne à surpasser les moutures inégales de la strophe bancale à laquelle manque une césure pour habilement conclure.

À défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté il me faut attendre, pour qu'advienne un trait d'esprit au-devant de mon esprit qui s'en réjouit, que des rimes assonantes chantent, dans le polissage laborieux d'un radotage ennuyeux, le tour subtil de la pensée qui se profile dans le sillage de mes doigts qui, d'un galimatias, dévide le fil.

LA forme concrète de la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête je tourneboule la phrase indécise autant de fois que sa tournure n'ait acquise cette célérité ondulante qui sourit au dilettante puisque ce n'est qu'au terme d'un bricolage des rouages du langage que se lit, dans le sillage de mes doigts qui surprennent mon esprit ébaubi avec des entortillages de mots qui doctement se relie, le minimum de sens d'une bête persévérance.

C'EST constamment que mon esprit reste dans l'hébétude de ne pas connaître par avance le propos judicieux sur le vide attracteur de la page blanche qui absorbe le questionnement silencieux de mes yeux, car ce n'est que lorsque des rimes chantantes s'accordent sur l'invraisemblance qui avance à la bonne cadence que se concocte le minimum de sens de la formule abstraite qui, en-dehors de ma tête, récompense les coups de butoir de mon ignorance.

MON hébétude ne serait-elle que d'ignorer les pensées articulées lors des rencontres faciles de mes rimes d'écoliers, car c'est avec les années que je dois compter pour que la minutie de mes doigts à manier le crayon mette en relief le vide blanc de la page qui absorbe mon esprit quand celui-ci poursuit dans l'oubli le mot précis dont l'absence produit le récit qui s'ensuit, puisque c'est de ses longues plages de silence que surgit l'urgence de broder du sens.

COMME les traits de mon visage ne se réfléchissent dans le miroir qu'après avoir traversé l'espace désencombré du couloir, les contours de l'hébétude de mon esprit ne se différencient de la blancheur de la page que lorsque les mots qui m'étonnent à mesure qu'ils s'ordonnent refaçonnent, dans le mirage d'une image sans raturage du langage, le vide silencieux de la page blanche où mes yeux quêtent, du temps qui passe, une trace.

LA trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant à l'hébétude du vieil âge qui fourrage dans le verbiage pour trouver une issue dans l'impensé diffus qui spéculé sur le savoir qui sera acquis sur l'espace vierge conquis du papier requis, si bien que je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre pour qu'une moitié s'en aille quérir, sur une page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre.

ARRIVÉ à l'âge où la page blanche affrontée inspire mon délire sur l'attraction du vide créateur de mon geste d'écrire, mes doigts ne cessent de revenir démêler l'incongruité du charabia déversé tant qu'une phrase alambiquée ne restitue le vide silencieux qui perdure sous mes yeux aussi longtemps que les rouages du langage ne se mettent en mouvement, en enfermant mon esprit dans une cage, sur l'aire vierge de la page.

AVEC les mots de la phrase à venir qui sont les mêmes que ceux de l'enfant qui acquérait, faute d'apprendre ses leçons, la connaissance intime du silence de ne pas savoir répondre aux questions, je reste privé de la sagesse de la paresse de rester à écouter, hébété, le vide blanc de ma page sans que n'advienne le raturage d'un verbiage chronophage.

PERSÉVÉRAIS-je dans l'ambition de sonder le vide inépuisable des pages blanches qui éprouve quotidiennement mon esprit démuni si, avec une science dont les formules s'accumulent sans rien redevoir au support vierge des pages et qui, pour être attractives, doivent être spéculatives, j'en avais acquis l'oubli.

COMME les à-coups du rabot dans les mains de l'apprenti instruisent la mémoire du savoir transmis, ce n'est qu'en revenant constamment sur les maladresses de mon geste que ne sanctionnent les feuilles de papier achetées en quantité que la pensée farfelue de la phrase biscornue que j'affute sur la page dont le vide blanc inspire un délire que je ne préférerais dans l'expire, dans mon esprit percute.

DÈS lors que ce sont les gestes de tailler le silex qui sculptèrent notre cortex et que c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, hébété je le reste tant que sous mes yeux n'apparaisse, pour autant que des rimes balisent l'espace où devient doctement concise l'étalement de ma bêtise, l'avancée du trajet de la pensée dont la validité importe moins que sa célérité à arraisonner la dérive d'un esprit hébété dans le vide illimité.

MA plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébétude étouffant ma voix, que de requérir la surface vierge des pages pour brasser avec les doigts les mots qui déchirent le silence de l'ignorance pour dérouler une quête de sens tout en ne perdant pas de vue que la pensée apparue dans une tournure de phrase imprévue est de situer sur l'échelle du vide, entre le point blanc de la page le plus infime et l'espace infini où l'univers s'abîme, le vertige de mon esprit.

DE la bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit quand un mot échappe à la phrase bout de ficelle à laquelle je m'attelle jusque dans les recoins des pages, ne m'en sort que la résignation de recopier la ligne de mots bouche-trous tant qu'une pirouette cacahuète ne la dénoue, puisque les pages blanches m'ont amené à cet âge où seul compte l'achèvement de l'ouvrage entrepris pour, avec mes doigts, palier l'insuffisance de mon esprit.

DÈS lors que ma plume ne capture, ni ce que je pense, ni ce que je dis, mais l'allégorie qui s'écrit, ma tâche se résume à ce que la rime ergotante démêle dans une tournure élégante l'imbroglio de mots accumulé par le poète ballot qui s'entête à ce que l'attraction du vide blanc de la page mette en mouvement un récit évidant sur l'hébétude qui le rattrape quand un mot lui échappe car je ne puis, sans que n'ait été parcourue l'aire vierge des pages dévolue au ciselage de mon verbiage, me raccrocher à de nouvelles pensées qui, rapidement, font le tour du vide.

PLUTÔT que de laisser la blancheur de la page engloutir la tentative d'émerger d'une pensée, je lance des poignées de mots autant qu'il en faut, le pertinent faisant toujours défaut, et comme c'est sans l'acquisition d'un savoir notoire que se concocte mon histoire de l'attraction créatrice du vide, l'aire vierge des pages est devenu l'espace illimité où les raturages ne découragent mon esprit d'aller à la rencontre des rimes qui, embrassées, animent la pensée qui s'élabore à mesure que l'or des phonèmes des mots s'enchaînent pour trouver un accord.

QUE le vide attracteur des pages blanches ne devienne plus créateur de mon labeur et que, de lassitude, mes yeux ne cherchent plus à entendre dans les tournures de phrases qui s'enlisent dans la bêtise les rimes chantantes d'une fugue délirante je prolonge sur l'aire vierge des pages, de surprise en surprise, cette hantise.

BIEN que seules les rimes dont j'ai l'usage décident des mots à venir pour défricher un passage dans le vide attracteur des pages aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale que ne peut briller une pensée originale dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur nombre de pages blanches, que j'en acquière l'adresse.



QUAND bien même des rimes opportunes se répondent parmi les mots dissonants d'une ronde pour nouer, devant moi, des pensées de bon aloi sur le vide attracteur des pages blanches sans lequel ma déraison ne pointerait vers une ligne d'horizon, un filet de voix susurre, entre les ratures de l'hébétude que j'endure, le regret de n'oser l'aventure en dehors de l'écriture.

AVANT qu'une pensée finement brodée sur le vide attracteur ne se balance dans une belle apparence d'un bord à l'autre de la page, la tournure imparfaite de la strophe abstraite qui valse autour du rien dans lequel je me tiens éprouve la sagacité de mon esprit résolu à ce que réponde, à la rime orpheline qui reste suspendue au concours de celles qui tambourinent, la non-pareille à l'oreille qui, dans une pirouette qui retombe sur l'absence du bon mot attendu, audacieusement conclut.

RESSORTI du purgatoire du tiroir, l'argument abscons sur le vide créateur s'étire de nouveau sur l'écritoire puisque, sans cette nécessité comprise de la page blanche requise, mes yeux ne seraient à l'écoute des rimes d'un autre âge pour clarifier des pensées dont j'ignore l'adage tant que leur écriture tâtonnante n'acquière la fluidité d'une lecture envoutante, et ces pensées sur le vide attracteur sont d'autant plus spéculatives que l'hébétude pesante qui entrave mon esprit m'en prive.

Si la strophe désarticulée ne restait sourde à la controverse qui prétend qu'un énoncé tâtonnant ne peut, au gré des phonèmes qui retombent sur les mêmes dans l'écriture cadencée du poème, cueillir une pensée qui ne soit déjà fleurie dans votre esprit, l'agencement des fragments dispersés des moutures inachevées ne concocterait la formule abstraite qui reste absente de ma tête tant que, dans le vide illimité des pages où le temps me presse, les rimes croisées finement ne la dressent.

QUAND l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli, la nuit venue, de la strophe décousue, l'acuité de mes yeux faiblit au point de ne voir se clarifier dans une tournure alambiquée les méandres divaguants d'une pensée, si bien que m'abandonne le courage de perpétuer l'ouvrage où l'enchaînement des mots s'anime pour autant que s'avèrent fécondes les rencontres des rimes, car le vide créateur que j'entrevois ne se conçoit que si le travail de mes doigts parle à ma voix.

ANTICIPANT votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase encombrée du lieu commun que le savoir de l'esprit précède les acquis de la main qui parasite la connaissance que j'acquière par moi-même dans le polissage du poème lorsque m'apparaît, au terme de mon geste, à travers la trame tissée des mots qui restent, la fibre nacrée de la feuille de papier apprêté pour absorber le filet d'encre noire du bruit de roulis de mon idiotie.

QUAND, pour rompre le passage du temps où la blancheur de la page entretient le mutisme dans mon esprit qui s'assoupit, mes doigts s'attèlent, dans un sursaut d'énergie, à ce que les embardées d'une plume arrivent à transposer le silence persistant d'une hébétude dans la musicalité d'une étude si bien que, dans le pataquès qui s'accumule dans ces moments où j'affabule, les rimes qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule pensent pour moi.

COMME les éléments d'Euclide se dessinent dans un espace vide, le trait lumineux d'une pensée sur le vide créateur n'apparaît sous mes yeux qu'une fois que les mots qui dérivent à mesure qu'ils m'arrivent aient parcourus, sur l'aire vierge des pages, la distance nécessaire pour circonscrire un contenu bienvenu si bien que, si une pensée perspicace ne s'enlace aux mots qui prolongent la trace, dans ma tête de poète qui vainement s'entête à convertir un fatras rébarbatif en un jargon démonstratif, une hébétude morose entre les deux s'interpose puis, définitivement, s'impose.

LA phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que dans la mémoire de son savoir ne se cogite une formule solide sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui permute sans relâche sur sa page les mots qu'il rabâche jusqu'à ce que la rime imprime un rythme à la boucle de mots succinctement dévidée et que brille, comme l'astre scintille dans l'éther au terme d'une agrégation de la poussière, le trait de la pensée qui traverse la nuit de l'esprit qui chemine dans un vide qui reste illimité une fois la page tournée.

COMME la strophe survenue reste superflue tant que son contenu farfelu ne dépasse le savoir attendu, les fragments gauchement griffonnés dans le vide attracteur s'agencent éloquemment dans le geste qui les reprend dans le vide créateur des tournures adroites, si pour mon esprit qui exige un nombre jamais compté de pages blanches sacrifiées pour appréhender une pensée car cheminant plus lentement que mes pieds dans les après-midi où leur allant rythme la cadence des mots qui s'agencent, l'écart n'est point trop grand dans le vide illimité.

UNE fois dépassée l'hébétude de mes habitudes et que l'hardiesse l'emporte sur la paresse, s'intensifie alors le raturage des banalités que ma prose naïvement propose, mais comme le balisage du vide illimité de l'aire vierge des pages par des pensées suffisamment éclairantes se perpétue pour que mon esprit puisse cheminer sans s'égarer jusqu'à la dernière concoctée je ne peux, bien que pressé par le temps, l'âge cédant sous le poids des années, sauter une page blanche pour avancer.

Si, d'attracteur, le vide de la page ne devenait créateur de l'évolution de la trace par où l'écoute de mes yeux repasse, le fatras de mon premier jet ne se donnerait pour objet, puisque l'effet recherché dans la banalité d'une prose ne s'impose que lorsque la vieille rime que j'ose en devient la cause, de dévaler ma page blanche autant de fois qu'une pensée rayonnante ne se réfracte dans une tournure brillante, si bien que c'est le trait lumineux des lettres qui ouvre des fenêtres sur l'infini de la nuit noire où me ramène chaque soir le vide créateur d'une vie passée devant l'écritoire.

UNE fois encore repasse cette heure tardive où je finis par oublier la finalité de la phrase décousue qui boucle dans ma tête à la recherche de l'accroche perdue de son début, alors m'agite la panique de ne plus m'échapper de l'entonnoir du non-savoir au point que, renversant ma chaise, mes jambes se jettent dans des allers et retours devant la pendule du vestibule qui égrène la solitude pour, une fois l'espace délimité et le temps apprivoisé, me figer dans un quart de tour devant le miroir qui me renvoie la silhouette desséchée d'un âge avancé si bien que, bouleversée de me voir hébété de la tête aux pieds, la voix timbrée de mon souffle me rappelle qu'elle a mémorisé pour les offrir à l'écoute les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en dehors de l'écriture, mais avant de me réciter le dernier su, la folie de mon esprit se double, car ne percevant plus se tramer sur l'aire vierge des pages une histoire à tiroirs, de ne se mouvoir désormais que dans la mémoire figée des mots d'encre noire avant que sur une vie fantasmée sur l'écrivoire, ne tombe et ne l'engloutie dans son infini, la nuit.

QUE les gestes sonores de ma main n'explorent plus le chemin blanc des pages suivi par mon esprit quand, de son hébétude prégnante, l'en distrait la démarche élégante d'une phrase entraînant, et que le reste de mon corps ne s'efface pour que s'élabore, dans le déploiement d'une trace, une aventure qui me dépasse alors je souffrirai, en ne retrouvant la page blanche où des rimes pauvres glanent le vide créateur pour l'offrir en partage à l'improbable lecteur qui voyage dans des poèmes où ma plume ne reste longtemps sage, que les méandres d'encre noire de la mélancolie ne me consolent de la ronde écrite des jours d'une vie immobile qui soumet le passage du temps au vide infini de l'espace.

SAUTANT d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui exige que je jongle, comme naguère le trouvère, avec les rimes du dictionnaire afin que mon esprit puisse cheminer sur le chemin blanc des pages au rythme des trouvailles de leurs accordailles, et comme le vide illimité ne peut être parcouru sans qu'il ne soit balisé par des pensées bienvenues bienheureux je traverse, pour autant que ne vienne à manquer au flot des mots déversés d'une écriture obscure que la rime chantante transmue en cascades chatoyantes, l'aire vierge illimitée des feuilles de papier, le brouillard de mon hébétude à gué.

*poème relu et modifié, le mardi 22 octobre 2024.*

LE TEMPS,  
EN DERNIER LIEU,  
JE L'AI PERDU.

*Un renoncement au temps  
qui nous lie à son mouvement.*

ARQUÉ contre le souffle du vent qui rabat sur l'océan la grisaille saturée de bruine des nuages qui pourchassent les vagues dont les plus hautes, de ne pas s'effondrer sur la ligne écumeuse des brisants, viennent se fracasser sur la côte découpée où mon corps ressent la fragilité de sa présence dans la véhémence des éléments.

SOUDAIN submergé par la puissance des éléments, les battements précipités de mon cœur compriment le temps au présent d'une panique de ne pas résister au cisaillement du ressac qui, en affouillant le sable dessous mes pieds, m'entraîne dans le bouillonnement de la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment.

CE roc battu par les flots et sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir pour jauger la chevauchée des vagues dont la cambrure ondulante se brise sur la côte découpée où, roulée par le vent, s'accumule une écume qui se dissout et s'évapore lentement, lui, inerte depuis son agrégation dans les temps archéens, il dure !



LA lente érosion du rocher n'ait pas dû à un passage du temps moins agressif à son égard mais à sa masse granitique qui résiste aux assauts des vagues qui sillonnent l'onde bleue d'une planète qui gravite autour d'une étoile jaunie rattachée par un bras spiralé à une galaxie qui, avec les réflexions du poète abasourdi, tournent en rond dans la nuit noire autour de son trou noir.

CE mouvement spiralé de la main qui déroule la pensée qui tourbillonne dans ma tête, me rend solidaire d'un ciel où s'y dissipe irréversiblement l'énergie des éléments, du déferlement des vagues aux battements des ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents.

SI « Rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme », si ne s'inverse le mouvement d'expansion de l'univers, à la fin des temps, sous quelle forme se retrouvera dans le vide de l'éther dépoussiéré l'énergie dissipée de la matière des divers éléments ? En des vagues de vide sillonnant l'infini ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

DÈS lors que la vitesse d'expansion de notre univers ne diminue mais s'accélère dans ses confins, j'en déduis que ce mouvement n'est dû à la force du souffle de son apparition qui s'amenuise à mesure que s'agrègent les éléments mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther et qui, en l'aspirant, l'évide.

DANS cette vision où l'expansion de l'univers n'est due au souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, les lignes d'horizon que nous percevons se diffractent, d'étoile en étoile, dans toutes les directions.

IMMOBILES dans aucun des points du vide de l'éther dont l'expansion s'accélère, tous les éléments constituant l'univers trouvent leur salut en faisant corps avec leur chute si bien que, dans le cycle de l'énergie de la matière qui s'agrège pour se consumer irréversiblement, là où la poussière se déploie s'offrent des présents !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

L'ESPACE connu perdure aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide incommensurable dans le mouvement se retrouve, ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien du vide que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

TOUT corpuscule emporte l'ici et maintenant du monde charriée par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

COMME dans la pureté bleutée d'un ciel d'été se forme le nuage qui libère la grêle et l'énergie des éclairs, dans la nuit noire de l'éther où la matière des éléments se complexifie en s'y refroidissant, les nuages de gaz et de poussière s'agrègent en des astres incandescents.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LA matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

À l'image de la vague qui se cambre à l'approche de son ressac qui délimite l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

GROSSIES par l'onde brisée des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si, dans ma tête de poète, le brassage des mots ne couvrirait leur vacarme tant que les avancées de la pensée qui s'entremêlent à l'enchaînement des causes de la violence des éléments dans la tempête, ne les survolent sur une feuille de papier.

SURTOUT ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où le vent, les vagues, le sable encore chaud, la pensée qui s'effiloche dans la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de la pensée que ma main échoue à inscrire, dans le déploiement d'une ligne droite de mots sur l'aire vierge d'une page, dans les mouvements cycliques du monde, émerge le souvenir de l'enfant jouant, au plus près des vagues, à graver rapidement dans le sable d'une plage vierge et lisse, l'alphabet de son nom.

S'EST-elle écoulée sécable ou insécable cette durée de temps pendant laquelle la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune crissante sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher ? Celle de multiplier par deux les vagues que l'enfant comptait dans sa tête à mesure que celles-ci effaçaient, une deuxième fois en se retirant, l'empreinte de ses pas qui biaisait l'étales trompeuse de la marée basse ?

C'EST en étendant les bras comme un enfant que j'ai, en tourbillonnant sur moi-même sur une terre en mouvement, franchi le mur du temps pour me retrouver intégré aux différentes vitesses des éléments qui se transforment à mesure que l'énergie de leur matière, agrégée ou bien acquise par le vivant, se dissipe irréversiblement.

EST-ce la flèche du temps qui, dans son mouvement, régule l'évolution des éléments en y ajoutant ou en y soutirant des grains d'énergie ou bien le passage du temps se résume-t-il aux durées variables d'épuisement dans l'éther de l'énergie de la matière de chaque élément jusqu'à la mort thermique de l'univers dans le vide éternel de la fin des temps.

Si la présence des éléments dans le vide de l'éther est déterminée par la durée de dissipation de l'énergie de leur matière, alors le passage du temps qui ravine le monde qu'un démiurge créa en le faisant six jours durant n'est qu'un leurre et toutes fictions sur sa course dans un futur conquérant qui l'emporte sur sa débandade dans les ruines du passé, oblitérent nos pensées d'autant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LE souffle du verbe qui fit naître Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que c'est le mouvement du temps carillonné aux horloges des clochers qui, depuis le sixième jour du Livre, anime la danse macabre de nos squelettes plutôt que le flux d'énergie qui nous traverse jusqu'au dernier expire d'un éther dont la transparence se perd dans le vide noir de l'univers.

APRÈS avoir prôné que sans le vide froid de l'éther en expansion ne se dissiperait l'énergie de la matière qui s'y agrège, me faut-il choisir ou pas, avant de passer de vie à trépas, dès lors que le moindre grain de poussière n'échappe à la combustion de l'univers, la glèbe ou la cendre ?

AVANT que ne se retrouve dans le sillage de mes doigts des boucles de mots qui amènent la pensée à se représenter le vide blanc des pages dans des images sans raturage, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravi de ne trouver à leur rotondité polie ni commencement ni fin.

PAREILLEMENT au moment où apparaît dans la suite de mots qui, sur la page qui les recueille, judicieusement s'ordonnent quand justement ils sonnent, une facette obscure ou lumineuse de la pensée convoitée, nous percevons l'évolution de la matière des corps célestes qu'elle soit solide, liquide ou gazeuse, obscure ou lumineuse, dans le vide d'un éther dont ils sont les hôtes.

FAUTE d'atteindre le point final de la phrase et d'y percevoir clairement, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, le vide illimité de l'aire vierge des pages où les mots de ma déraison s'agrègent en des pensées obscures ou lumineuses, mon esprit suspendu au mot qui lui échappe plonge par la fenêtre ouverte dans la nuit noire où scintillent des étoiles qui, dans l'éther, depuis longtemps ne sont plus.

DE la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, le présent du temps traverse-t-il d'un coup l'immensité de l'univers en atteignant, dans un même instant, la totalité des éléments ou bien se déplace-t-il à mesure des ajustements des particules élémentaires des éléments dans l'expansion infinie d'un éther comme, mot après mot, se déplace jusqu'au point final des phrases qui s'enchaînent sur l'aire vierge des pages, l'instant présent ?



C'EST en cherchant dans le ciel constellé le bras d'Orion qui relie notre planète bleue à une galaxie spiralée autour de son trou noir d'où ne s'évapore qu'une énergie sans mémoire que j'ai, en me remémorant le savoir que mes yeux ne voyaient, remonté en un instant la nuit des temps qui nous en sépare.

J'INVITE tout un chacun à assister, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, à une déchirure dans le vide originel produite par l'éruption violente de l'énergie qui s'y accumule quand chacun des points du vide infini, en étendant son rien à la ronde, croise les ondes des autres points, et ce tiraillement entre l'expansion à l'infini du vide de l'éther et la réduction de l'espace dans le retour au rien des éléments, depuis lors, traverse l'univers.

NOTRE univers chiffonne-t-il, dans l'accélération de son expansion dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, un abord vierge des ravages du temps, comme cette cosmogonie de béotien recycle le monde ancien du feu en de la terre, de la terre en eau, de l'eau en éther et de l'éther en feu, dans le vide attracteur des feuilles vierges et lisses de la rame de papier située à la portée de la main ?

SON mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer des hommes habiles et curieux et le feu des envieux et des furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

QUINZE degrés s'égrenant dans une heure, la totalité des planètes effectuent leur volte en vingt-quatre heures quelle que soit la vitesse de leur rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les strophes du poème qui restent confuses de nombreuses années avant de dérouler une pensée abstruse, alors que les tâches ménagères sont quotidiennement à refaire !

PLUTÔT que d'étayer un monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, l'amour de loin son poème quand les solitudes ne se rencontrent dans les romans, le judicieux ne serait-il pas, avant que ne se teinte d'un noir désespoir la mélancolie qui s'empile dans les tiroirs de l'écritoire, de manier cyniquement les nombres qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?

L'HOMO qui ne serait sapiens s'il n'était habilis et qui, prothésé de la tête aux pieds, ne cesse d'être inventé par les outils qu'il bricole, que l'accumulation des gains soit due à la répétition des gestes épuisants pour les uns, au temps usurier pour les autres, de le répartir cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

SEULE une araignée suspend, à cette heure tardive, le fil du temps à une ancienne pendule vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, le déclin langoureux des jours égrainé par des engrenages usés retarde sur la progression sensible des ombres qui reviennent se mêler aux songes de mes nuits.

COMMENT se fier à une horloge dont les aiguilles, pour revenir à minuit, parcourent deux fois le cadran en carillonnant tous les quinze degrés les heures de la course apparente du soleil, si bien que le mouvement de la rotation de la terre se faisant, dans sa révolution autour du soleil, dans le sens inverse de la ronde des aiguilles celles-ci m'obligent, pour que la rotation de la terre ne m'entraîne passivement dans le passé, à des efforts de chaque instant pour, de tic tac en tic tac, aller de l'avant !

COMBIEN d'onces de poussière vont se déverser dans les vases jumeaux du sablier de pacotille que n'avait retourné depuis bien des années aucune perte de temps avant que, de nouveau, ne décroisse le sourire lumineux de notre amie la lune qui, pour jouir du moment d'être ronde, accélère sa course dans sa traversée des nuages ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

LA Grèce antique nous ayant appris que Chronos s'est retiré rapidement dans la nuit avec le premier des marathoniens qui, à bout de souffle, expira avant de clamer la victoire et plus lentement avec le deuxième qui l'a réussi en ménageant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui, au franchissement des obstacles du trajet le plus court, privilégiera les longs détours, le temps gagné étant à notre mort perdu !

EN partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence, poète, réduirais-je le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si, pour qu'une pensée m'apparaisse plausible dans une tournure de phrase compréhensible je ne devais, pour approcher le vide illimité dans le dernier de mes âges, triturer un verbiage qui fraie un passage sur l'aire vierge des pages.

NE filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et, là où le salmigondis d'une idiotie pointe encore, de redéployer la strophe disloquée jusqu'à ce que les fragments recombinaient dans le vide créateur auquel je crois, récompensent d'un trait d'esprit le travail de mes doigts.

COMME ce n'est qu'en repassant par le fil dévidé des mots, comme l'araignée celui de sa toile, que mes doigts capturent la pensée qui s'y noue, sans la surface vierge d'une page ne se profilerait, à mesure des moutures de la strophe que je triture, le tour harmonieux d'un savoir judicieux sur le vide originel d'avant celui des cieux, car c'est dans des ritournelles où les rimes s'entrappellent que se construit sous mes yeux, un savoir qui n'est qu'une histoire.

DÈS lors que mon esprit reste perpétuellement privé de la cohérence à venir de la phrase en train de malaisément s'écrire, ce n'est que lorsque les fragments dispersés s'articulent autour des rimes essaimées que se retrouve sous mes yeux, déployé en un tour mélodieux, le vide créateur de mon délire, car il ne me faut entendre comme ceux d'une crécelle les mots moulinés de mes ritournelles pour que des savoirs dérisoires adviennent dans mon histoire.

POUR que mon geste ne se fige dans la paresse de ne plus poursuivre l'histoire d'un savoir sur le vide attracteur qui abonde à mesure de mes maladresses, et que mon esprit ne se lasse de se raccrocher à l'imbroglio de mots que je relancent tant qu'une tournure élégante ne délivre une pensée cohérente, il me faut biffer les écarts qui ne mènent nulle part de la phrase qui, de cadencer sa marche au rythme du temps qui passe plutôt que sur son déploiement dans l'espace, s'égare.

SI je ne restais insatisfait du contenu banal de la phrase bancale, je ne reviendrais permuter les mots de la mouture désarticulée jusqu'à ce que se clarifie, dans les méandres de la trace qui se prolonge sur une surface qui s'agrandit jusqu'à ce que les mots d'un embrouillamini n'obligent mon esprit à basculer dans le vide blanc de la page pour, la déraison déliant le verbe à profusion, dans une pirouette du langage, retomber sur les rimes boiteuses d'une poésie sans pied.

POUR que ma main ne se lasse de prolonger la trace de la phrase qui s'effiloche malgré mon attention qui se raccroche aux sons des mots qui clochent, mon esprit se laisse de nouveau absorber par le vide blanc de la page pour y percevoir le schème de ce poème : que ce n'est pas dans le cours du temps mais dans le vide de l'espace que se façonnent les éléments, ce qui permet à mon esprit de retrouver, une fois la phrase figée, la temporalité du déroulé de cette pensée autant de fois que désiré.

SERAIT-ce pour compenser ma mémoire qui oublie, une fois tournée la page blanche affrontée, les formules alambiquées qui subordonnent la course du temps qui passe à l'expansion infinie de l'espace, que mon geste ne cesse d'écrire mon délire sur le vide attracteur qui m'inspire sinon, le temps futur d'une relecture de cette aventure, ne se déploierait sur une surface vierge de trace.

LA formule dont le minimum de sens dépasse l'attente de mon esprit ébaubi, la dois-je aux pages blanches ou au double écoulement du temps, un infécond qui se débande en laissant, sur ma gauche, l'embrouillamini biffé d'une ineptie et le fertile qui, sur ma droite, escorte la phrase brouillonne jusqu'à ce que rayonne, au terme de l'espace parcouru pour sa venue, la pensée attendue par mon esprit sur le vide attracteur qui amplifie cette folie de créer du nouveau dans le brassage des mêmes mots, l'aire vierge des feuilles de papier étant illimitée ?

PRIVÉ de l'aire vierge de ma page, je ne m'enorgueillirais des pensées sur le vide attracteur où elles adviennent avec les mêmes mots qui reviennent lorsque ma main réussit, pour paver le cheminement de mon esprit, à enchaîner des strophes abouties dont j'oublie la facture à mesure de leur écriture si bien que, pour combler cette déficience, le vide de ma page blanche est devenu l'horizon de mes jours, du plus long au plus court.

LE labeur de mes heures étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme une réponse au souci de mon esprit de sortir de son hébétude par son étude, je redistribue les fragments dispersés de la phrase disloquée jusqu'à ce que, de gauche à droite en partant de sa majuscule, devienne évidant le sens du temps passé à attendre, les sinuosités de la trace se dispersant dans l'espace, que la pirouette d'une tournure l'emporte sur l'absence d'élan d'une pensée dans ma tête.

LA traîne de nuages cotonneux empourprés par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel je ne puis l'accompagner des yeux sans que la voix soliloquée de la solitude ne m'en détache et que ne ricochent dans ma caboche, l'augure d'une image n'affectant mon esprit qu'au terme d'un bricolage du langage, les rimes entêtantes de la strophe dissonante qui étire mon attente qu'une pensée inspirante m'instruise de ce mystère que, une fois que le reste rougeoyant du jour est avalé par l'océan, l'infini constellé soit noir.



Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LA terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de l'illusion que ce ne serait le temps calendaire de sa rotation et de sa révolution qui active le transfère de l'énergie de sa matière dans l'éther, que l'embrassement d'une armada de nuages perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassérène mon âme veuve du temps qui nous épuise dans son mouvement dans l'infini d'un vide qui, en lui-même, ne change.

APRÈS avoir teinté de nostalgie le rougeoiement du soleil en le couchant dans un poème ma plume revient, sur une nouvelle page vierge, courtiser la silhouette entraperçue de la femme nue qui ne s'est encore ouverte, le temps du livre n'étant pas celui du vivre, à la prière que se récitait l'enfant que la mort ne lui vienne avant d'avoir aimé de son sang.

DE même que refléurit, pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, l'heure envoûtante où la femme brune s'est alanguie nue à la lumière de la lune sans se cacher de la curiosité de l'enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, de même le champ qui s'est coloré de brassées de fleurs parfumées refaçonne au printemps le regret du temps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

« *COMME un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette plainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs si, depuis les premiers poèmes maladroits de la jeunesse, ne se ressourçait dans un puits d'encre noire, pour préserver le moment où son âme s'abandonne à l'eau du baiser qui l'emporte dans le lit mouvant des amants, l'espoir d'embrasser le temps où son amour désiré dure toujours.

*LE temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,  
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,  
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

RATTRAPANT mes pas de mendiant-poète poursuivant les mots de sa pensée, une chanson de nos pères m'invite à reprendre son refrain pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien que ce soit nous avec la terre tournant comme une toupie autour du soleil qui allons, rapidement passent.

*poème relu et modifié, le mercredi 23 octobre 2024.*

# COSMAGONIE

*Spéculations sur un vide qui ne laisse,  
étant infini,  
pas de place au néant.*

ARGUERAIS-je que sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, la matière des éléments ne se complexifierait en se refroidissant dans une bulle d'éther dont l'expansion s'accélère, si la page blanche ne se comblait du premier jet confus qui évolue vers l'allégation convaincante sur le vide attracteur des pages vierges en attente où, sans le rebond des phonèmes des rimes qui soulignent le thème dans l'écriture d'un poème, je ne penserais par moi-même.

ME plierais-je à cette fantaisie de comparer l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé où s'articulent les rouages du langage, à l'expansion du vide poussiéreux de l'éther où s'agrège la matière des éléments qui dissipent leur énergie dans des durées qui ne s'inversent si, en amont du sillage de la phrase qui m'instruit, ma main ne s'épuisait à surmonter le raturage des mots de l'ineptie qui se déverse, pour une étincelle d'esprit.

PAREILLEMENT à l'immensité de l'éther où s'agrègent, dans des nuages de gaz et de poussière, les astres obscurs ou lumineux, sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier les mots d'un brouillard d'un non-savoir s'enchaînent dans des tournures de phrases spiralées qui développent des pensées triviales ou originales sur l'attraction créatrice du vide où le futur réside.

À mes yeux, au-delà des nuages, de la lune et des étoiles, c'est dans le vide originel que se dilue l'expansion de l'éther et quand bien même que le contour des confins ne soit que le miroir repoussé de l'antimatière du monde qui advient reste le mystère, si la matière s'agrège moins qu'elle ne s'épuise et si "rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme", de la conservation de l'énergie dissipée par les astres révolus dans le froid absolu ?

JE pose, une fois trouvé la rime qui certifie ma prose, que le vide originel fut déchiré par l'énergie qui s'y accumule dans un écrêtement des ondes creusées par chaque point du vide absolu absorbant son même à la ronde et que, depuis son éruption dans une béance à elle-même suspendue, l'énergie se matérialise en divers éléments comme les pensées évanescentes s'impriment en composant avec le vide blanc des pages pour ajouter les lettres et séparer les mots, à moins que l'infini ne soit qu'un point qui s'agrandit à mesure que l'univers s'y inscrit.

DEPUIS cet instant où le vide d'avant celui de notre monde fût déchiré par l'énergie accumulée dans le croisement des ondes issues d'une tension entre l'infini qui s'expand à partir d'un point du rien et l'infini du rien d'un point qui n'a pas de contour, si la béance de cette déchirure dans le vide originel ne s'agrandissait, l'expansion de l'éther de notre univers où la matière agrégée dissipe son énergie jusqu'au retour au rien des éléments, se ferait-elle ?

CETTE extrapolation que, sans l'expansion de la bulle noire de l'éther qu'accélère la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, la matière ne se complexifierait en se refroidissant, résonne dans la chambre d'écho de mon cerveau qui s'en étonne depuis que l'aire vierge des pages ne laisse de répit à cette monomanie de croiser les rimes qui raniment l'effort de broder, jusque tard dans la nuit, des mots qui s'alignent autour du vide attracteur où la création s'accomplit.

FAUTE de posséder la connaissance d'une science qui s'étale avec aisance je soutiens, dès lors que l'étirement de mes vétilles en des pensées qui brillent n'est dû au souffle d'une inspiration mais à l'aire vierge des pages qui recueillent le bricolage des rouages du langage, que l'accélération de l'expansion de l'univers n'est due à la violence du souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui aspire dans un infini sans contour, la bulle d'éther où s'éteignent les jours.

LA page blanche étant la fenêtre à travers laquelle mon esprit curieux voit dans les cieus la poussière s'agréger en des astres de feux, et pour mon âme une image sans raturage de l'infini qui n'a, comme l'éternité, ni de commencement ni de fin, pour poursuivre son voyage au-delà de mon âge, bien que tirillée par la poursuite de ses deux voies, chaque nouvelle strophe déploie d'une même voix l'angoisse de basculer, la trace rompue de leur passage sur l'aire vierge chronophage des pages, du vide illimité dans le néant.

COMMISSIONNAIRE d'une âme qui, hantée par la crainte de chuter, ne serait-ce une seconde, dans une impasse du monde, traverse le ciel blanc de la page emportée par la rime chantante qui oriente la strophe intrigante vers l'ambiguïté éprouvante d'un amour de loin, quand ce n'est pas mon esprit qui replonge, pour asseoir un savoir qui ne soit un mensonge, dans le vide froid de l'éther sans lequel ne se dissiperait l'énergie de la matière, vouté par l'écriture je poursuis ces deux aventures.

MA vie s'écoulant derrière l'écrivoire, j'écoute venir à moi les traces mouvantes qui sollicitent l'attente de mon esprit dont la somme des ignorances libère de toutes vraisemblances comme celle de trouver l'élément créateur dans le vide attracteur et quand ne se vérifie cette lubie, c'est mon âme câline qui s'acoquine, lors de mes nuits d'encre noire, d'un verbe endiablé dont les envolées attisent le désir infini de son amour promis en maculant d'obscénités ma page blanche.

QUAND ne s'agrège, dans les mots déversés, une formule admise sur le vide créateur des pages vierges requises pour l'avènement de l'ouvrage, et que mon esprit se lasse d'attendre qu'une pensée cohérente remonte de la trace qui se déploie dans l'espace, alors s'enchaînent les envolées fébriles des phrases faciles qui ravissent une âme émoustillée par la crudité des amours de loin couchés à la vue de tous sur du papier par une main qui, avant ses propres audaces, aura longtemps feuilletée des ouvrages salaces.

LA voix de mon âme diverge de celle de mon esprit quand, sur le chemin blanc des pages, la strophe confuse s'incline vers la mélancolie de diluer l'amour promis dans l'encre noire d'une nuit infinie, plutôt que vers la spéculation de l'amateur qui voit, à l'image de son labeur où les rimes d'un autre âge perpétuent l'ouvrage à mesure de leurs assemblages sur l'aire vierge des pages, l'univers se créer en se faisant dans le vide attracteur d'un éther en expansion où s'y dissipe irréversiblement l'énergie de la matière des éléments qui s'y agrègent continûment.

QUAND ma plume de gribouilleur ne pallie la défaillance de mon esprit à saisir une formule sur l'expansion de l'éther qui s'accélère dans un retour au rien de l'épuisement de la matière, elle trame sur la page avec les mots vulgaires de mon vocabulaire, pour que mon âme poursuive son voyage, des amours de loin qui, délestés de la pesanteur des corps ne se limitent dans leurs transports, si bien qu'à mesure que s'écrivent ces deux hérésies, le vide en attente de ma page blanche les s'amplifie.

SANS l'attelage de mes doigts au bricolage du langage sur l'espace vierge de la page et une obstination en guise de courage ne m'apparaîtrait dans une formule abstruse cette allégation que la logique de mon délire ne récuse que, même si la force gravitationnelle s'augmente à mesure que s'agrègent les éléments, celle-ci ne sera jamais suffisante pour s'opposer à l'attraction du froid absolu du vide originel qui accélère l'expansion d'un univers mortel, dans l'éternel.



CONTRAIREMENT aux efforts de mon esprit de ne plus lier le déploiement de la phrase à un temps qui l'anime en s'écoulant de gauche à droite mais au vide attracteur de la page vierge requise pour qu'enfin se synthétise, dans le sillage de mes doigts, le chaos de ma bêtise, l'envolée de mon âme vers l'amour promis s'intensifie sur le lit blanc de ma page dans la surenchère des rimes outrancières d'une poésie ordurière pour que ne cède, à la tentation de s'incarner dans un interdit charnel, un désir d'aimer qui ne serait éternel.

QUAND le vide attracteur de la page ne contrebalance l'hébétude de mon esprit qui se complet à attendre dans la paresse qu'une pensée savante apparaisse dans l'entortillement des mots que tresse la rime pauvre, c'est alors mon âme qui vogue au gré des rimes osées qui trament le désir ultime des pulsions intimes, vers la nuit illimitée où s'y sera diluée la mélancolie de rester fidèle à l'amour promis car, de se priver de l'enivrement des caresses, ne cesse de s'écouler l'encre noire de la tristesse.

LES phonèmes du poème qui ne sont scandés par ma voix mais agencés par mes doigts n'épuisent, dans le ciel de lit blanc de ma page, l'encre noire des orgies de mes nuits qui élèvent mon âme vers l'infini de l'amour promis alors que, pour que chemine mon esprit sur le chemin blanc des pages, il me faut inlassablement revenir sur les impasses où l'enchaînement des stances se casse quand une rime chantante ne s'accorde avec la suivante dans le vide créateur qui m'échoit.

COMME mon esprit souffre du manque d'agilité pour anticiper la pirouette de la strophe disloquée qui, une fois ses fragments raboutés, délivre la pensée ignorée avant qu'elle ne soit formulée, et mon âme de craindre que son amour promis ne s'évanouisse si, sans répit, ne s'écrivent les orgies qui avivent le désir infini, ces deux aventures ne se prolongeraient dans l'écriture si, sur l'aire vierge des pages où se pressent avec justesse des rimes enchanteresses, les entrelacs de la lettre ne dénouaient le devenir de mon être.

DEPUIS que la page blanche m'instruit, dans une épreuve dont je prise d'être fier comme le manant de sa misère, de l'attraction du vide qui courbe mon ombre sur les pages sans nombre où s'agrègent les strophes quasi les mêmes de ce trop long poème qui amène mon esprit à penser que, vu que ne se réduit l'infini des cieux quand s'y éteint le feu des astres furieux, le vide que le regretté laisse à sa mort, plutôt que le néant, serait mieux.

COMME la sagesse dans la paresse ne m'est venue avec la vieillesse je reste l'obligé d'une âme qui poursuit son voyage dans la surenchère des rimes outrancières qui aiguisent les désirs ambigus des plaisirs combattus comme je le suis de mon esprit en bout de course qui, pour aller aussi loin que possible dans l'exploration du vide des cieux, attend que mes doigts guidés par l'écoute de mes yeux, démêlent d'une ligne de mots décousus une pensée farfelue sur l'aire vierge des pages qui, en recueillant la création de l'ouvrage, repousse le néant de page en page.

MON esprit désormais instruit que c'est l'expansion de l'univers qui anime la flèche du temps et que c'est les vitesses de dissipation de l'énergie de la matière qui déterminent la durée des éléments, et mon âme de poursuivre son voyage puisque, de l'interrompre, je n'en n'ai pas le courage, pourquoi persister à ce que s'épanche sur une page blanche l'hébétude d'une solitude sinon que, de s'aventurer en dehors de l'aire vierge des pages où des pensées sur le vide attracteur s'épurent dans le ciselage de leur tournure serait, pour le poète qui ne pense avant que ne le devancent des rencontres judicieuses de rimes malicieuses, un suicide.

MAINTENANT que mes vieux jours courent sur l'échec d'un parcours, ma page blanche est devenue le lieu où se figent sous mes yeux des pensées tramées par les rimes croisées sur une voie désertée qui conduit mon esprit, instruit de la mort thermique des cieux, vers le néant inaccessible à Dieu, et comme cet ouvrage n'a d'autre fin que de dévider le vide créateur qui me revient, vais-je traverser sans dommage sur l'aire vierge des pages le dernier de mes âges ?

DANS le dernier de mes âges ne vais-je connaître, comme paysage, que le désert blanc des pages pour y dérouler une poésie qui contera, après ma mort, l'instant présent qui m'en sépare encore, vu qu'aux abords du vide infiniment froid mon âme vole au-dessus des lois et que mon esprit, de basculer à tout moment dans la trappe du néant, se fige dans l'effroi, rien de plus, rien de moins, du matin au soir et du soir au matin.

L'ÂGE venu où ne s'intensifie plus le flot des rimes complices pour que ne se tarisse la tentation d'une âme de s'incarner dans des plaisirs de la chair perçus comme un vice, et les jours où mon esprit, hébété d'avoir attendu l'orgie des caresses dans la paresse, troque le temps qui passe pour une expansion infinie de l'espace pour que s'y déploie à mesure le futur, aujourd'hui sans pause je transpose, en restant à l'écoute des rimes vagabondes qui se répondent dans l'allant débridé d'une ronde, l'immensité d'un vide immobile dans un récit qui file.

LE vertige qui envahit mon esprit à mesure que l'écoute de mes yeux se dilue dans la blancheur de la page me permet d'épouser, avec les mots rabâchés de cette épreuve maîtrisée, l'espace de vide nécessaire pour extraire de cette folie la logique d'une ineptie, comme à sa manière d'être sage, privée du lit blanc d'une page où le cri de détresse étouffé de ma jeunesse conduit ma plume à satisfaire le désir de mes fesses dans les bas-fonds de la poésie, mon âme désirante n'ouvrirait ses ailes à l'amour infini.

APRÈS avoir tramé des orgies qui m'exposent à une ignominie dont la rime libre ne se soucie, pour que l'amour promis à l'âme déboussolée de l'enfant abandonné ne soit jamais trahi dans l'infini, puis lier la durée des éléments à la vitesse d'épuisement de l'énergie de leur matière dans l'éther, aujourd'hui que l'aire vierge illimitée des pages en amont de la main me permet, poète qui ne s'exprime qu'en écoutant la rime, de convertir une démence en une romance, mélancoliquement s'écoule entre mes doigts le silence de la voix du temps passé devant ma page sans que, sous mes yeux, ne musique le langage.

QU'IL advienne que le vide de ma page blanche ne s'ouvre plus à l'aspiration de mon esprit que les cendres redeviennent feu dans l'immensité des cieux et à celle de mon âme de rester fidèle à l'amour promis en fuyant le plaisir charnel qui clouerait son envol dans la poussière du sol mais que, dessous ma main, ma page blanche reste dans l'attente des pensées qui m'arrivent à mesure qu'elles s'écrivent, à quel éternel vais-je répondre à l'appel ?

MES pages n'ouvriraient un passage à une âme qui voyage dans la barque du langage vers le reposoir d'éternellement se mouvoir dans une nuit d'encre noire où s'y sera diluée la promesse d'un amour de loin tramé par des mots grossiers, et une trouée dans l'éther pour un esprit qui ne conçoit que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel ne se façonnerait l'univers dans l'éternel, si mon âme et mon esprit ne tenaient à ce que le vide blanc de ma page reste créateur de leur cheminement jusqu'à leur dernier moment.

APRÈS avoir conjuré la hantise de mon âme que son vol ne se prolonge au-delà des pages de mes orgies sauvages, puis l'angoisse de mon esprit que le vide attracteur des pages blanches ne l'achemine vers le néant gisant dessous l'univers présent, cette poésie chronophage me laissera-t-elle troquer ma plume de poétaillon qui n'a désormais comme horizon que le vide créateur d'une déraison, contre un bâton de pèlerin pour, sur les chemins qui musardent dans la beauté du monde, soutenir l'aventure de mes pas que ne retiendrait le ciel noir de l'orage qui gronde.

*Poème relu et modifié, le jeudi 24 octobre 2024.*

# MON ÂME

*Retour de mon âme  
sur son impossibilité à franchir  
la barrière du langage.*

DU copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant, je ne me souviens ni du prénom, ni du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

QUAND nous nous retrouvons le jeudi, mon ami,  
je te branle dès que tu me branles  
et vient que c'est toujours toi,  
le mouvement d'inflexion de mon corps  
décidant de mon sort,  
qui m'empoigne et me bascule  
et, slip et pantalon  
rabaissés sur les talons  
sans aucune opposition,  
m'encule.

ENHARDIS par nos bites qui se sont raidies  
puisque je suis, à se revoir,  
désormais du côté de l'interdit franchi  
et que mon âme a fait le choix  
de vivre les plaisirs qu'esquivait ma voix,  
mes doigts,  
en décalottant ton prépuce,  
frustrent mes lèvres entrouvertes  
et ma bouche mon anus  
une fois que,  
ta virilité fermement épanouie,  
presque toute,  
la suce.

TA bite qui s'arque entre mes doigts  
sans être froide et roide  
comme la quille que j'ai, en tapinois,  
taillé dans du bois,  
à pleine bouche je la salive tant il me tarde,  
agenouillé comme un officiant,  
de me retourner ou mieux encore  
de me renverser sur le séant  
pour que mon âme  
comme une femme  
que le frein de la pudeur ne retient,  
épouse la vigueur de tes reins.

AUTANT j'apprécie que tu éjacules  
de tout ton content quand tu m'encules  
autant, mon ami,  
je crains que la pâmoison  
de nos langues à se nouer dans un baiser  
ne nous mène à recouvrer la raison  
dans la romance de nous être rencontrés  
pour toujours nous entendre  
à laquelle mon âme d'enfant abandonné  
ne veut se laisser prendre.

DE loger ta bite dans mes fesses,  
depuis qu'à l'écart nous fuguons,  
je ne dis pas non,  
mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon,  
après avoir retiré mes chaussures,  
mes chaussettes et mon pantalon,  
devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui,  
que mon corps,  
sans tricher avec une histoire d'amour  
qui en justifierait la raison,  
tremble d'être au cœur de sa condition.



LA première fois  
où l'obscurité du square abrita nos caresses  
je ne vis pas que des hommes  
plus âgés que nous s'y cachaient,  
ce n'est que lorsque nous sommes revenus  
dans ce même recoin que je les entrevis  
et que je me suis abandonné sans délai,  
tant mon âme le voulait,  
à tes mains m'asseyant sur ta bite,  
rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiant,  
mes futurs amants étaient là m'attendant.

ÊTRE l'un de ces inconnus,  
les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé,  
dont je me rapproche jusqu'à voir,  
dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur,  
la taille des bites qui impressionne  
à servir un rituel où chacun donne,  
sans l'exprimer autrement qu'en le faisant,  
ce que le désir de la chair de l'autre attend.

SANS autre préambule  
que de m'être placé du côté de ceux qu'on encule,  
de tous ces hommes qui se branlent  
autour de moi en attendant leur tour,  
alors que le plus généreusement outillé,  
de l'ombre, c'est détaché  
pour satisfaire une envie  
que ne modère la vigueur endurante de son vit,  
aucun n'est venu là  
pour mettre le holà.

TA soif, mon âme,  
de consumer tes désirs  
sans qu'aucun mot ne soit dit,  
me plaque contre des inconnus  
m'enculant sans merci.

M'INQUIÉTERAIS-je,  
dans le retour frustrant d'une bite à sa mollesse,  
qu'une autre déjà se dresse  
pour honorer mes fesses  
si mon âme croyait encore dans la venue  
d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir  
sans qu'une discorde n'ait rompu  
le fil des mots de la belle histoire  
que l'on se raconte dans la nuit noire,  
plutôt que de m'y fondre les fesses nues  
au milieu d'inconnus.

QUE mon jeune corps qui séduit  
de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme  
qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme,  
soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul  
auquel une histoire d'amour m'aurait lié,  
le dois-je à la crainte de mon âme  
que la promesse de combler  
dans l'infinie délicatesse d'une fidélité  
les désirs fébriles d'un fugueur indocile  
ne soit plus fragile  
que le silence anonyme des caresses  
qui ne varie quand on honore mes fesses ?

Mon âme

Si mon âme ne préférerait,  
lors de mes rencontres  
avec les individus enhardis  
par ma jeunesse délinquante,  
aux mots enjôleurs d'une fidélité des cœurs  
dont les amants se grisent  
tant que l'emprise d'un démon ne la brise,  
jouir dans le silence  
de la dérive des sens,  
peut-être me serais-je attaché  
à l'inconnu qui, le premier,  
avec retenue m'a enculé  
au lieu d'avalier le sperme de tous  
sans compter.

DANS ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état,  
je n'ai pas choisi d'être là,  
je n'y choisis pas le menu de mes repas,  
et comme pour les vêtements  
dont le fripier m'affuble,  
je ne choisis pas non plus  
la taille des bites qui m'enculent.

JE ne sais plus  
qui m'a appris que tu étais mort  
sur le chemin menant à Katmandou,  
mais je ne suis toujours pas certain  
que nous parlions de la même personne,  
de toi A. B., mon premier amour  
puisque pleure en moi le regret  
de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime »,  
alors que c'était toujours vers moi que tu venais,  
quand tu triquais.

A. B.

ta disparition n'a pas changé  
l'attachement que je te portais  
puisque, de t'attendre, déjà je le faisais  
quand, dans l'errance prolongée de notre enfance,  
plus souvent qu'à mon tour,  
tu m'enculais.

MES pas ne retardaient  
sur l'allant de ton pas, A. B.  
lorsque nous nous pressions de retrouver  
le baraquement aux ferrures rouillées  
et aux cloisons fissurées  
car, bien avant de nous y faufiler,  
ta bite que crânement tu brandis  
alors que je m'accroupis,  
longue et raide comme une trique  
au long des rues dévalées,  
sans que tu ne l'aies branlée,  
l'était déjà.

TA trique pointant telle une canne  
devant nous dans les rues,  
pour que cela ne se voit,  
tu la plaques contre ton ventre  
avec la ceinture de ton pantalon  
le temps que nous trouvions,  
en ne proférant les mots grossiers de nos désirs  
qui ralentiraient nos pas à renchérir,  
la première encoignure inoccupée  
par la misère des vagabonds,  
ô A. B. mon amant dont la bite  
longtemps encore,  
rien que pour moi,  
reste ferme et longue.

Mon âme

A. B.,  
la nature t'ayant doté d'une bite  
deux fois plus longue que la mienne,  
c'est à moi de jouir  
d'être enculé.

A. B., un enfant perdu  
dans un coin de rue  
je resterais  
si tu ne venais me clouer,  
autant de fois que tu le veux,  
ta trique dans les fesses  
sans que jamais je ne craigne  
l'intensité voyeuse  
de tes yeux.

LE chaos de mon cœur  
qui remonte paniquer ma tête  
ne trouve auprès de toi, A. B.,  
sa raison d'être  
que lorsque le plat de ton ventre  
fouette, pour de bon,  
le reste de pudeur de mes fesses.

TA trique, ô A. B. mon amant,  
constamment je l'ai en moi,  
quand tu débandes dans mon cul,  
elle grossit dans ma tête.

A. B., te rappelles-tu du jour  
où nous nous sommes retrouvés associés  
pour les travaux d'entretiens du foyer  
et que, ceux-ci rapidement bâclés  
et n'ayant pas cherché  
à me cacher pour me changer  
et laisser du temps passer  
pour retrouver mon vêtement  
à la patère du vestiaire,  
sans mot dire tu m'enculas  
et qu'affolé par ta vigueur  
je t'ai supplié d'un : « plus longtemps »  
au lieu d'un : « plus lentement ».

ALORS que je n'avais pas encore atteint  
ma taille d'homme,  
que je puisse suspendre ton immense corps  
dans le ciel  
je m'en étonnais chaque fois que,  
pour une bonne fois m'enculer,  
après m'être couché  
à la renverse à même le sol,  
tu y plaquais mes mollets  
de chaque côté de ma tête.

Mon âme

COMMENT confesser,  
sans me vanter,  
qu'empalé sur ta trique, ô A. B.,  
plus d'une fois,  
les bras et les jambes en croix,  
j'ai fait la roue  
car dès lors que s'abolissaient en ta présence  
les protocoles et les lois de l'obéissance  
auxquels se plient les timorés  
qui tirent un avantage à rester sage,  
mon âme ne craignait de franchir  
la barrière du langage  
pour s'aventurer loin de sa cage.

AVEC empressement  
je m'adonnais aux caresses  
que tu me disais aimer, A. B.,  
et que de moi-même j'ai fini par goûter  
surtout  
quand le bout ta queue,  
merdeux,  
il l'était plus qu'un peu.

RAPIDEMENT  
tu te beurras un énorme sandwich  
pendant que je vidais mon ventre  
et lavais mes fesses  
par trop salies,  
t'en souviens-tu,  
A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes  
sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes  
vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour  
rejoindre les copains se repassant, accroupis sur la  
terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de  
fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon  
pantalon, tous alors nous nous branlons, mais urge  
bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite  
de chacun ramollie nous regagnons nos lits. Sous le  
robinet servant à remplir le saut à serpillier je nettoie  
mes fesses et mes genoux saignants, la terrasse étant  
recouverte de graviers coupants.

SI, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges  
tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus,  
mon âme ne fréquentait que les songes  
où de ne pas s'incarner dans le plaisir vous ronge,  
ô chers compagnons qui se disputent  
le tendre que je suis,  
au pilori d'un désir infini,  
ligoté encore, je serais.

CETTE abondance d'amour  
que vos verges déversent,  
tour à tour, tous les jours  
si mon âme,  
plutôt que de la recueillir dans mon corps sans faillir,  
la quémandait dans le flot des mots infâmes  
qui aguichent les sens  
sans que le désir ne s'évanouisse  
dans la brièveté d'un plaisir intense,  
ô mes nombreux compagnons  
m'enculeriez-vous sitôt que,  
gaillardement,  
l'envie vous presse ?



APRÈS l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que l'angoisse de mourir dans la solitude de ce moment renonce à rompre de son cri le silence de l'amour infini recueilli en mon âme qui, apaisée, se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.

Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris,  
vous pensez contrarier mon âme  
en me salissant les fesses,  
mais c'est tout le contraire qui se produit  
puisque ce n'est que lorsque chacun,  
brulé, sucé, m'encule pour éjaculer  
que mon âme accède  
à cet amour désintéressé qui nous réunit.  
Ce que je vous dis là  
ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse  
puisque c'est ainsi,  
pour certains le jour, d'autres la nuit,  
qu'avec vous, je vis.

DU préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntai une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où l'inclination d'une âme à se dissoudre dans la chair vous amène pour, près du bassin qui agrémente la terrasse d'une eau dormante et d'où s'élève, dans une trouée vers le ciel constellé, le remuement des premiers grands arbres, m'y assoir confiant que l'ombre silencieuse que mon attente veut voir, de se profiler, ne tarde.

SANS inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirai ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

Mon âme

MA bite raidie  
n'étant que le prolongement de ta verge  
qui me transperce jusqu'à la garde,  
sans toi, ô mon amant des forêts,  
mon corps,  
de nouveau,  
ne se serait éclos.

EN allant au-devant des ombres dont les verges luisent  
comme des glaives dans la nuit des forêts  
mon âme multiplie les rencontres  
avec les amants qu'elle ne choisit  
pour que, dans le silence des orgies,  
l'amour soit infini,  
si bien qu'aux aurores,  
dans le filet d'un souffle devenu trop faible  
pour enchaîner les mots balourds  
d'un retour aux heures chastes du jour,  
je respire le repos de la mort  
dans la fatigue de mon corps.

Ô mes amants de la nuit des forêt  
dont les ombres se confondent  
dans l'anonymat d'une ronde  
pour que ne soient réfrénés,  
par une flétrissure de l'âge  
ou la disgrâce d'un visage,  
nos amours sans ancrage,  
maintenant que pleut sur moi  
en abondance du sperme,  
mon âme souffrirait  
si toutes vos verges me fascinant  
n'avaient foui mon anus vraiment.

SI, couché sur le dos,  
je cessais d'entrouvrir mes fesses,  
l'amour infini qui irradie mon âme  
pour autant que soit fendu sans mollesse  
mon corps qui s'abandonne  
aux coups de bélier de vos reins,  
ô mes amants de tous les âges  
sans visage sur ma page,  
il me faudrait alors le conquérir,  
mais de quel droit,  
de quel autorité ?

MON ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts  
où des amants se relayent pour faire de mon corps,  
en l'enculant, un véhicule ardent  
si, protégée par le chemin de ronde  
des mots qui isolent du monde  
où le plaisir doit s'acquérir avant d'en jouir,  
mon âme n'était enveloppée  
de l'halo intimement tendre  
du bonheur trouvé à ne plus attendre  
puisque seul l'amour qui reste promis  
est infini.

SANS les amants de la forêt  
qui se relaient sur ma page  
pour faire de mon corps absent,  
en l'enculant, un véhicule ardent,  
mon âme sans âge  
ne poursuivrait son voyage  
dans la nuit ininterrompue  
de l'amour religieusement attendu,  
puisque l'encre noire du désir  
n'épuise les orgies qui ne cessent de s'écrire  
sans que jamais le temps de l'orgasme  
ne confine les corps  
dans une réduction de l'espace.

Mon âme

Ô mes amants de la forêt  
qui revenez m'enculer dans la folie  
des pages brulantes que j'écris  
chaque fois que mon âme souffre trop  
de ne point jouir des plaisirs qu'elle s'interdit  
de peur que son envol,  
une fois mon corps cloué au sol  
pour s'être abandonné à être écartelé  
dans une orgie sans parole,  
ne soit plus animé par les mots d'encre noire  
du démon de mes nuits,  
vers l'amour infini.

Ô mon âme désirante  
qui fraie dans des poèmes  
de plus en plus compromettants  
pour se soustraire à la tentation de s'incarner  
dans un plaisir de la chair  
qui limiterait ton horizon  
à la poussière d'un cimetière,  
tu me tiens à l'écart des orgies  
dont ma plume resterait coite  
car dès l'instant où je jouirais,  
dans la nuit envoûtante d'une forêt  
avalée par la gueule  
grande ouverte de la mort,  
d'être infidèle à l'histoire d'amour  
qui me manque,  
je te perdrais.

*poème relu et modifié, le vendredi 25 octobre 2024.*

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

## RECHUTE - III -

*Pour continuer,  
sur un langage bricolé,  
à échafauder des pensées.*

*« CELUI qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». — Platon - Phèdre - 278e*

PLUTÔT que d'en sourire comme étant des contributions sans avenir, c'est dans un enfer que nous enferme la “République” aux “Lois” échafaudées avec une rigueur orthographique par le philosophe qui, assis à la place du roi, gouverne une cité idéale de citoyens encadrés par des gardiens armés et d'où en sera chassé le poète dont les dithyrambes s'inspirent des délires des buveurs d'élixir et non des concepts que les moutonniers acceptent car les inverser ne se fait sans être soi-même retourné.

ALORS que Socrate répète aux jeunes Athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de son embarras, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique, le plat développement d'une écriture logique.

CONTRAIREMENT au rhapsode qui enchaîne à la volée, pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, les épisodes les plus édifiants de son épopée le philosophe-roi, dont l'académie repose sur la géométrie, étage sur sa page les plans d'une cité pour des citoyens qui seront cloisonnés suivant leur degré de conversion aux lois écrites d'une république composées de collages judicieux de dialogues laborieux découpés et tournés dans tous les sens pour en extraire l'effcience d'une implacable gouvernance.

QUE les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre d'eux-mêmes projetée par une lanterne sur les parois d'une caverne comme aujourd'hui sur les écrans modernes, ne s'en diffère le poète dont l'esprit divague au gré des fadaises d'une métrique bancale tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une allégation originale.

À la différence du philosophe qui, en hybridant les racines des mots, génère des concepts souverains qui renversent les préceptes anciens, poétaillon ma plume sillonne inlassablement l'aire vierge des pages dont le vide infini m'inspire à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens ne se découpent en vers.



POUR que lecteur perçoive, entre les lignes d'une prose aventureuse endiguée par la rime scrupuleuse, le vide blanc de la page dans lequel je m'absente quand aucune pensée ne se présente à mon esprit qui se concentre, j'extrait de la montagne de charabias sur le vide attracteur où ma raison s'enlise des tournures de phrases concises qui réduisent l'étalement ma bêtise en de subtiles vantardises.

SI, en amont de mon effort de vouloir combler l'aire vierge de ma page avec une formule irréfutable sur la force d'attraction du vide inépuisable, ma plume pataude marque le pas puis, pour ne rester privé de la pensée ignorée avant qu'elle ne soit formulée, en aval d'une embardée de celle-ci, l'imbroglio de mots ordonné dans une tournure finaude j'ai de l'esprit, alors le vide blanc de la page qui épuise mon attention se transforme, par orgueil et prétention, en une ligne d'horizon.

CONTRAIREMENT au philosophe qui consolide avec sa plume savante des concepts arides, mon grimoire résulte de la transposition de la blancheur de la page qui absorbe mon esprit quand mon hébétude s'y réfléchit, en un vide à parcourir pour y affronter le silence de cette déficience dont je veux guérir en parvenant à l'écrire, car ce qui importe ce n'est pas d'engranger un savoir sur le vide salvateur de l'aire vierge illimitée des pages mais de sillonner les pages blanches sans que l'entrain de sa main ne se perde en chemin.

LA surface lisse de la page blanche où l'hébétude de mon esprit ne cille resterait figée dans le temps comme un cadran d'horloge sans aiguille si, une fois le ressort de cette métaphore débloqué, les rimes qui sonnent aux heures où ma plume déraisonne, n'égrainaient la plage de silence qui diffère la survenance de la pensée en souffrance de n'être saisie avant que celle-ci n'ait parcourue l'espace où se clarifie la trace, si bien que c'est dans une logique étrange que les pensées lucides qui se consolident en évoluant dans le vide, s'engravent.

ALORS que l'or et le givre de la dernière saison de ma vie s'effacent derrière les plis du rideau de mes oublis, de temps à autre ma plume intrigante parvient, avec les mots d'une lubie qui brisent l'hébétude de mon esprit, à surmonter le vide illimité qui m'opresse s'il n'est, sur ma page blanche, bordé avec adresse.

PUISQUE ce n'est qu'après moult collages des fragments d'un verbiage que se perçoit l'aire vierge infinie des pages au travers de la transparence d'une image qui reste la même en se multipliant sur elle-même il me faut, pour saisir la pensée évanescence qui s'est fondue dans la blancheur de la page en attente, retrouver dans le sillage de mes doigts le vide des pages vierges parcouru par la phrase obtenue en n'ayant d'autre contenu que le vide attracteur depuis son début.

FACE à la page blanche, la bulle de silence dans laquelle s'enferme l'insuffisance de mon esprit serait illimitée dans sa croissance si je ne devais marquer le fait que, contrairement à la vanité du sage qui ne veut laisser une trace de son passage comme l'astre bolide qui tourne en rond dans le vide, le vide créateur de mon labeur ne passe entre mes doigts que si les mots, qui ne sont clairement entendus avant qu'ils ne soient lus, modulent sur ma page le vide infini des pages vierges jusqu'à l'achèvement de l'ouvrage.

SANS cette aventure dans l'écriture où le geste de la main précède l'esprit qui s'approprie les pensées bricolées en chemin, n'advierait la nécessité de sacrifier nombre de feuilles de papier pour capturer, dans une image, la dilution de l'hébétude de mon esprit dans la blancheur d'une page, quand bien même sont incongrues les allégations obtenues pour jalonner le vide illimité des pages blanches parcourues puisque celui-ci compense la persistance de la pensée absente qui m'est familière depuis le l'enfance.

PAREILLEMENT à la belle attitude de l'enfant qui, pour masquer son hébétude, clamait à tue-tête dans l'effort de toutes les connaître des comptines sans queue ni tête, aujourd'hui où mon esprit rechute dans l'écriture pour s'éclairer d'une lecture, s'y accumulent des imbroglios de mots qui, pour se défaire de la pensée blanche qui recouvre ma page blanche, délirent sur le vide attracteur de l'éther quand ce n'est pas sur les désirs de la chair qui mènent en enfer.

LES pensées blanches déjà capturées ne me sont d'aucun soutien quand dans l'hébétude je me tiens, car seules les rimes fidèles qui s'entr'appellent dans la virtuosité d'une ritournelle réussissent à ce que le vide monotone des pages blanches résonne dans la chambre d'écho d'un cerveau qui déraisonne et de m'enorgueillir, captivé par le bruit d'engrenage des rouages du langage lorsque mon geste s'aventure à reproduire le vide blanc de la page dans une image sans raturage, d'être l'idiot manipulé par le fil des mots.

COMME le silence de mon insuffisance perdue aussi longtemps que la page blanche reste vierge de mon délire de contenir la perception du vide dans une image translucide, je trompe mon hébétude avec les mots usés de mon radotage qui colportent la pensée blanche que mes yeux retrouvent de page en page alors que, dans le temps passé devant l'écritoire sans que des mots ne bouclent sur une histoire, dans mon esprit l'effort de penser est noir.

ENTRE le moment où mon hébétude se complait à se dissoudre dans la blancheur de la page et celui où le geste de la main réussit à enchaîner, en-dehors de l'incomplétude perdurante de mon esprit, des mots ballots autour de la vision du vide qui absorbe mon quotidien il me faut inlassablement remanier la phrase alambiquée puisque d'échouer à l'écrire entretient mon délire de parvenir à recouvrir, du voile d'une pensée blanche, la pensée absente.

C'EST dans le geste de penser par moi-même en écrivant un poème que le vide illimité des pages vierges s'impose à mon esprit qui ne réussit à s'en détacher sans l'avoir capturé, si bien que dans mon attente qu'advienne la pensée qui convienne, l'attention de mes yeux s'attarde dans la blancheur étale de la page sur laquelle je me penche tant que la marche allante d'une prosodie ne scande cette ineptie de tromper le silence de ma page blanche en tissant patiemment le voile d'une pensée blanche.

FACE à la blancheur indifférenciée de la page que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en égrène les premiers, que l'hébétude prégnante de mon esprit soit bousculée par les rimes enfantines des anciennes comptines qui entraînent le pataud malhabile dans une ronde docile pour, noir sur blanc, avec la dernière rime qui resquille pour arriver la première à la fin de la ligne, consigner la durée pesante de la pensée absente.

COMME ce n'est pas ma voix mais la dextérité de mes doigts qui module le souffle du verbe qui vous esbroufe, c'est dans le vide attracteur de l'aire vierge des pages que perdure cette aventure dans l'écriture où mon esprit compte sur l'entrain de ma main pour piocher, dans le bagage usé de mon radotage, les mots qui s'ordonnent quand joliment sonne la rime qui enchante lorsqu'elle s'entend avec les suivantes, et que la pensée blanche qui reflète ma page blanche, efface le temps à jamais perdu à quêter la vanité d'un contenu.

Si mon geste d'écrire ne s'évertuait à dérouler le silence de la mémoire effacée de mon enfance qui me submerge quand j'y pense, toutes ces moutures qui ne conviennent à la phrase incertaine qui se dérobe à la peine du poète qui enfourne ses charentaises pour remonter dans l'oubli des années de sa vie passée sans lever le cul de sa chaise, ne ramèneraient mon esprit hagard au vide attracteur de la page blanche d'où il part, atteignant ainsi le sommet de son art.

CONTRAIREMENT aux savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite et n'ayant acquis la sagesse de contempler une page blanche sans que ne me vienne l'angoisse que mon esprit ne soit aspiré par le vide infini qui ne change tant que son hébétude s'y mélange, vient le moment où mes yeux poursuivent de leur écoute la rime chantante qui ricoche sur les mots de la tournure mouvante de la phrase déroutante que l'irrépressible aventure dans l'écriture ne rature puisque, d'être illimité, le vide attracteur ne modère la vanité de ce labeur.

DANS l'hébétude attendrais-je la mise en mouvement des rouages du langage pour déployer une pensée de passage avec les mots de mon bagage si, dès le plus jeune âge, je n'avais appris dans un long apprentissage le geste minutieux d'attacher les lettres par leur queue et d'aligner les mots sans accroc pour que, la page d'écriture réussie, la dextérité de mes doigts instruisse mon esprit.

EST-ce raisonnable, pour dépasser l'hébétude pesante qui entrave mon esprit qui s'aventure dans le futur avec des griffonnages obscurs, de comparer le vide illimité des feuilles de papier recyclé qui reste ignoré par le plumitif qui déroule son histoire dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace, avec l'expansion de l'éther d'où ne sort l'univers ?

Si je superpose, au carreau d'une fenêtre, la surface millimétrée d'une feuille de papier sur le ciel constellé et que la question se pose : pourquoi un univers grandiose ? Répondre que la grosseur d'un point varie suivant que l'espace du vide s'agrandit ou se réduit autour de lui, le dois-je à l'aire vierge des feuilles de papier qui relance mon délire à mesure que l'horizon du vide se retire, ou à la strophe qui déraile pour retomber sur une trouvaille de sa rimaille.

BIEN que mon ambition de poétaillon soit que le lecteur entr'aperçoive, dans l'enchaînement des pensées qui rapportent l'expérience du vide salvateur de ma page blanche qui recueille le déploiement de la trace qui poursuit le silence de la pensée absente dans l'espace, sur la phrase abstruse dont les mots s'agencent différemment dans le geste qui les reprend et qui soudain s'élance, devenue éclairante dans une tournure convaincante, vers l'immensité de l'éther où se perd l'énergie de la matière en emportant mon esprit qu'elle gauchit dans son raccourci, je suis, hagard, constamment en retard.

COMME ce n'est pas dans ma mémoire que s'agrège la pensée évanescence qui plane sur l'écrivoire mais sur l'aire vierge des pages qui recueille les formules qui s'accumulent sur le vide attracteur qui engloutit les heures où la rime dont je dispose librement dans la prose renouvelle, en dépliant comme un ressort la tournure de la phrase qui se crée dans son essor, la sempiternelle ritournelle qui ne trouve une fin, en enroulant mon esprit autour du vide, à l'histoire qui se dévide.

APRÈS avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, sur du papier acheté en quantité, je culbute la strophe imparfaite jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette hors de ma tête pour autant que, d'une chute qui retombe sur le bon mot qui percute, l'attraction créatrice du vide en décide.

ALORS que dans l'expansion de l'éther le vide comble le vide plus rapidement que ne le fait la lumière, sur l'aire vierge des pages ne brille une pensée sur le vide attracteur pas avant que les rimes mêlées aux mots d'une lubie rabâchée ne se répondent dans l'allant d'une ronde qui récompense l'agilité de mes doigts, en étalant le vide illimité où s'épuise l'énergie du monde, à palier la lenteur de mon esprit à se saisir de la folie de la phrase qui s'écrit.



MON esprit poursuivrait-il son cheminement entre l'oubli et l'ignorance si l'aire vierge illimitée des feuilles de papier ne permettait de brasser les mots accumulés autant de fois que ne s'y entendent les rimes chantantes qui s'accordent pour délivrer, dans une tournure de phrase entraînant une pensée stimulante sur le vide attracteur qui laisse blanche la page suivante pour que le vide infini qui ne se voit se transmue dans le sillage de mes doigts, en une écoute de la voix articulée par les rouages du langage dans le vide créateur auquel je crois.

JE soumets mon esprit au schème de ce poème où c'est le vide de la page vierge qui est l'attracteur de l'histoire qui vient enrichir ma mémoire quand, sur la page, se poursuit le façonnage de la forme qui évolue tant que n'y soit perçu l'énoncé confus de la pensée farfelue qui, celle-ci réduite par la vigueur des ratures à ne pas en dire trop sur le vide créateur, surprend mon esprit empêtré dans son bricolage d'un langage au trop grand nombre de rouages.

EST-ce à mesure que le schème du poème s'affermirait que le nombre de pages de l'ouvrage se multiplie plutôt qu'à la lubie du poète de remettre la mise en mouvement de son esprit à la force d'attraction du vide de sa page blanche, vu que son délire ne lui vient de son expirer mais de la répétition du geste de relancer la phrase qui s'effiloche de la pensée qui cloche dans son approche du vide attracteur de l'aire vierge des pages qui, celui-ci étant inépuisable, est infiniment insaisissable.

ALORS que je suis incapable de boucler dans ma tête la phrase parfaite que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier il advient, comme pour l'enfant qui, plutôt que de s'astreindre à apprendre pour bêtement comprendre, préférerait combiner des solutions jusqu'à ce que l'une d'elles lui paraisse vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles que j'accumule pour la gloriole brillent comme des perles.

LA pensée qui émerge de la strophe que je pressure jusqu'à ce que l'alignement des mots de sa tournure réponde au soucis de mon esprit de savoir si, dans un univers dont l'espace cesserait de s'expandre et où, conséquemment, se figerait la course du temps, ma main continuerait, les ratures des louvoiements d'une écriture privés d'une nouvelle page blanche, de parler à mes yeux du vide poussiéreux des cieux où advient le merveilleux ?

PRIVÉE d'une page blanche, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit qui est mû par un stylet qui talonne la pensée convoitée en raturant les deux derniers mots qui clochent par un troisième qui s'en approche, n'affronterait jusqu'à l'heure des matines, le vide créateur des comptines qui amplifie son emprise sur un poète qui l'intériorise d'autant plus facilement que son image s'évanouit dans la blancheur des pages avant que, dans la lettre, ne réapparaisse la vacuité de son être.

BIEN que l'hébétude de mon esprit perdure derrière les ratures, celui-ci se soumet aux va-et-vient des tâtonnements de ma main puisque c'est dans le vide, pour peu que l'écriture y acquièrent une ossature solide, que le futur de mes pensées réside, car plus encore que l'air invisible que j'inspire sur un pas encore valide, c'est le vide inépuisable de l'aire vierge des pages qui entretient, dans le travail de la lettre, l'effort d'apparaître de la vanité de mon être.

MES mains ne sachant forger, ni faucille, ni marteau, ni labourer un paysage il ne me reste, dans le décompte de mes vieux jours, que l'écriture de phrases obscures qui s'aventurent, le voyage sur le chemin blanc des pages se rapprochant de la fin de l'ouvrage, à sonder l'éther où se dissipe l'énergie de la matière des corps en mouvement qui, dans la nuit d'un vide infini plutôt que dans le néant, disparaissent irréversiblement.

PLUTÔT que d'arpenter quotidiennement une page blanche, pourquoi ne pas remonter à la première où y est noté ce moment où, la randonnée solitaire arrivée à la fin de la terre, mon regard basculât, avec les derniers rayons rougeoyants lancés par l'arc d'un soleil vieillissant avalé par l'océan, dans la nuit noire de l'éther constellé, et comme l'espace se courbe dans une vision lenticulaire de l'univers, l'exploration repasse par l'astre bolide qui te transporte dans le vide, et si le fil tressé des mots usés de ton bagage ne s'est rompu dans l'innomé d'un monde inconnu, alors tu retombes sur tes deux pieds en équilibre sur un rocher.

LA tête encore dans le ciel et les deux pieds sur la terre je recueille, au retour d'un voyage inspiré de cette cosmogonie délirante où la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers accélère l'expansion de la bulle d'éther où se dissipe l'énergie de la matière, les pensées bricolées de ce poème m'assurent, en s'appuyant sur la justesse d'enchaînement des phonèmes, qu'aussi longtemps que l'expansion de l'espace animera la flèche du temps, l'univers ne sera absorbé par le néant.

DANS cette posture de redevoir le cheminement de son esprit à l'aire vierge des pages où se déploie le bricolage d'un langage à mesure que des rimes plates se disputent, jusqu'aux heures du jour décalant mes nuits, le galimatias des phrases brutes que je culbute tant que celles-ci ne délivrent, au détour d'une tournure avenante, une pensée convaincante sur l'expansion de l'espace nécessaire aux circonvolutions convaincantes d'une trace, je me dois de n'oublier, dans l'après-coup de la performance, que c'est comme l'ouvrage les entend que les mots bouche-trous s'agentent sous les yeux de l'hébété que je suis.

*poème relu et modifié, le jeudi 24 octobre 2024.*

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

## RECHUTE - IV -

*Pour en finir avec la poésie.*

ALORS que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie,  
de troquer les amours de loin  
et l'univers lointain  
qui transportent l'âme, dépasse l'esprit,  
pour profiter de la vie  
et satisfaire  
l'appétence de la chair  
sans que le filtre de la rime ne diffère  
le moment  
où le baiser de l'amant  
aspire avec les rimes des mots fuyants,  
la langue du trouvère,  
la page blanche où se drape d'élégance  
la phrase déroulée par la dérobaie du sens,  
me manque.

SANS la page blanche, point de prose  
où les mots se détachent des choses  
pour transporter mon âme dans l'infini  
où l'amour ne meurt d'être éternellement promis,  
quand ce n'est pas mon esprit  
qui se déprend de son hébétude  
dans la poursuite de son étude,  
la profusion de phrases de ses deux aventures  
dont l'habileté des tournures  
scelle la véracité des pensées qu'elles capturent  
avec une pirouette pour conclure,  
triomphe de la tentation de la première,  
de s'incarner dans un plaisir de la chair  
qui l'encloserait dans un corps  
jusque dans les cendres de ma mort,  
et que le second n'acquière la sagesse  
de renoncer au geste  
de brasser des mots d'un verbiage  
sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages.

HORMIS les amours de loin  
qui initient mon âme  
aux désirs infinis  
en enchaînant les orgies impunies  
sur le lit blanc de ma page,  
quelles autres injonctions  
réveilleraient les pulsions évanouies  
d'un corps assagi  
aujourd'hui où mes yeux écoutent,  
dans le vide attracteur des pages vierges qui me voûte,  
s'éteindre la flamme de vivre vieux  
comme celle des astres  
dans l'éther des cieux.

APRÈS une vie solaire  
où mes impulsions ne discernaient en mon sein  
l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein,  
et une lunaire  
où mon âme s'est vautrée nue  
dans des épanchements malvenus,  
aujourd'hui mes doigts s'emploient,  
avec les mots buissonniers engrangés  
dans une enfance déracinée,  
à lier les prouesses de mon langage  
au vide blanc des pages  
ce qui permet à une âme timorée  
et à un esprit hébété  
d'éprouver des aventures excessives  
dont les prive  
l'orbe déclinante d'une trajectoire  
qui s'assombrit sur l'écritoire.

DU fait d'avoir été privé,  
dans mon jeune âge,  
d'un ancrage dans un havre sans orage,  
les élans de ma chair amoureuse ne s'aventurent  
en dehors de la cage du langage,  
si bien que ma page blanche est l'espace infini  
où mon âme désirante déploie ses ailes  
sitôt qu'au-devant d'elle,  
troussées par une plume audacieuse,  
se couchent des phrases scabreuses,  
car ce n'est pas une muse savante  
mais une sirène sensitive  
qui gouverne la course enivrante  
de cette dérive.

LES couples de rimes simplettes  
que l'on se répète  
pour ne pas pleurer dans sa tête  
ayant promis  
à une âme en repli  
qu'aucune méprise ne déchirera les pages  
de l'amour sans orage  
de tous les âges d'un visage  
que je vivrai demain,  
depuis mon enfance  
l'aujourd'hui qui passe  
ne compte pour rien.

EST-ce du au refus de mon âme  
de mêler l'amour à la mort  
que j'embrasse d'un commun accord,  
quotidiennement sur ma page blanche,  
le désir infini  
de l'amour promis.



POUR préserver l'amour promis  
de la mort qui me privera de sa rencontre  
mon âme vole sur ma page,  
emportée par les couples de rimes vulgaires  
d'une poésie outrancière  
où mon ombre jouit sans encombre  
d'amours sans nombre,  
vers l'espace infini des nuits  
imprégnées de la mélancolie  
de tenir la chair à l'écart des plaisirs  
qui oblitérent l'éternité à venir,  
alors que mon esprit chemine  
sur l'aire vierge illimitée des pages  
dans le sillage d'une ligne d'encre noire  
qui sépare le vide infini du néant  
que le geste impérieux d'écrire sous-entend,  
puisque c'est ainsi que se partagent  
les mots de mon bagage.

MES fantasmagories  
ne se manigancent pas dans mon esprit  
mais sur la page criblée de mots obscènes  
à partir desquels des réminiscences de voyeurs  
trament avec ferveur  
le raconter qui ramène  
au nœud œdipien du départ  
aussi,  
comme le serpent découvre l'objet de son désir  
qu'une fois que s'est inscrit dans la poussière  
l'alphabet de ses entrelacs qui s'en rapproche,  
la chute scabreuse de la tentation pernicieuse  
de la phrase venimeuse ne m'est connue  
pas avant que les mots crus n'aient parcouru  
la distance nécessaire pour ne plus tourner  
autour du cul.

SI mon esprit découragé renonce à agrandir ses vues  
en ne revenant démêler l'imbroglio obtus  
sur le vide attracteur de la page  
qui inspire mon radotage,  
c'est mon âme endiablée qui s'en saisit d'emblée  
pour l'étirer en une phrase désirante  
qui, lisse comme un serpent,  
traverse mon corps absent  
pour qu'ainsi s'amplifie  
le désir infini  
de l'amour promis,  
puisque tel est mon sort  
jusqu'à l'heure de ma mort.

MON âme m'assigne,  
pour que le bleu de son envol  
ne se limite à la rotondité d'une terre  
où, soulevée par le vent, retombe la poussière,  
à céder aux rimes indignes qui s'alignent  
jusque dans les recoins des pages  
afin que se multiplient des orgies impunies  
et que, dans le désir infini des plaisirs inassouvis,  
se poursuive son voyage  
dans un ciel sans orage  
vers l'amour promis.

POÈTE qui ne cesse de courtiser les rimes dévoyées  
car c'est la crudité de leurs accointances  
qui transporte mon âme en troublant mes sens  
dès que les élans de mon désir s'enlacent  
aux audaces des strophes salaces  
jusqu'à ce que ma psyché prostituée jouisse,  
en cédant au féminin de sa conjugaison,  
de l'érection de la lettre dans mon être,  
comme deux serpents qui s'enroulent l'un à l'autre  
à mesure qu'ils se dressent en sifflant.

MON âme n'étant vive  
que si un verbe avilissant l'avive,  
pour apaiser sa crainte que sa soif d'être aimée  
ne soit plus étanchée sur le lit blanc de ma page  
en abusant des mots crus  
du poème impatient d'être lu  
la nuit au coin d'une rue  
par des inconnus,  
aux bacchanal vulgairement banal  
des phrases paillardes attendues,  
je rajoute de l'ambigüe.

RIMAILLEUR à compte d'auteur  
attendrais-je,  
pour être le tendre  
du défricheur certain de me fendre  
au détour de la page hardiment troussée,  
que me surprennent des phrases obscènes  
si mes mains,  
au lieu de savoir manier  
les caractères d'un alphabet abstrait,  
avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé  
qui me reconnaîtrait.

ALORS que pour pleinement jouir de la chair  
l'esprit doit se défaire du verbe,  
de mon âme troublée j'entends la voix  
parler en moi  
quand la tournure suggestive  
de la phrase lascive  
décline mon penchant d'être Ève pour Adam  
et que m'aspire le vertige d'assouvir  
la spirale de ce désir  
dans les outrances  
de ne plus le contenir.

AU verso des pages d'une cosmagonie  
où je conjure le néant avec un vide originel  
qui, de n'être créé, est éternel  
et où l'expansion de l'éther s'accélère  
pour que la matière de l'univers  
ne soit confinée dans un enfer,  
ma plume aiguillonne l'ombre de mon être  
chimériquement projetée par la lettre  
vers des orgies sauvages  
afin que mon âme ne soit privée dans son voyage  
des amours de loin couchés sur ma page,  
si bien que la crudité versifiée  
des strophes concoctées  
m'acculent à cette extrémité,  
le désir mis à nu,  
d'être pourfendu par le cul.

LES amants sans visage  
que je n'éconduis  
du drap blanc de ma page  
afin que ruissellent,  
lors de ces rencontres providentielles,  
les rimes compromettantes  
qui enchantent une âme ardente  
au point que, mise à nue par les stances  
perverses qui la relancent,  
elle fléchit  
avant que ne soient explicitement réunis  
les mots hardis de l'orgie qui s'ensuit,  
dans la ferveur des nuits  
où s'écrivent mes folies,  
entre deux virgules,  
m'enculent.

LE bleu du ciel lavé par la pluie  
dont le retour me ravit plus je vieillis  
me transporterait-il encore en s'abîmant  
vers la pureté dernière du firmament  
qui s'allège du feu des astres en s'agrandissant  
si,  
alertée par le cœur battant  
de l'enfant obéissant  
qui ne comprenait ce qui lui arrivait  
que si des mots le lui disaient,  
plaqué contre le mur de pierre  
par l'officiant des messes et des prières,  
mon âme avait chu,  
une bite dans le cul.

POUR ne pas rester enfermé  
dans le souvenir d'une enfance souillée  
par le pasteur égaré  
qui déposa sur mes lèvres la saveur  
d'être le féminin de l'homme dans un baiser,  
mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle  
en déchirant une fenêtre de lumière  
dans l'épaisseur de la nuit  
permissive à l'appétence des sens,  
m'a pris sous son aile et depuis,  
bien que les rimes intimes m'émasculent  
pour transcender un corps  
désireux qu'on l'encule,  
de prendre langue avec le démon  
qui entretient la tentation  
de s'adonner sans rémission  
aux plaisirs distillés  
par la morsure du serpent,  
je ne réponds  
jamais non.

MON âme,  
son vol vers l'amour illimité étant porté sur ma page  
par les rimes vulgaires de mon vocabulaire  
jusqu'à ce que les plus outrancières  
lui soufflent que son voyage  
se poursuivra quand bien même  
la plume dégrisée du poète fatigué  
cessera d'enfiler des mots grossiers,  
allégée d'être ainsi déliée de l'impasse  
du présent qui passe  
au point que de chuter dans l'Hadès  
en passant par mes fesses  
elle s'en moque  
comme d'une fin dernière de mon froc,  
n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme,  
c'est vers la lignée brisée du père  
omnipotent comme un totem  
que remonte alors la fêlure  
qui parcourt mes poèmes.

PUISQUE mort,  
le Dieu du livre le restera,  
les mots du père qui rappelle à lui son fils  
après l'avoir abandonné,  
resteront à jamais tus,  
si bien que mes rimes d'écolier,  
après avoir bousculé mon esprit hébété  
en bricolant une cosmogonie dont l'audace  
est de lier la course du temps à l'expansion de l'espace,  
transportent mon âme dans son voyage  
par delà les couchés rougeoyants d'un soleil qui s'éteint  
dans l'éther noir d'une nuit sans matin,  
sans que jamais ne sera rompu le lien  
noué sur le lit blanc de ma page,  
avec son amour de loin.

DES chevaux de bois du manège  
que réussissait à faire tourner dans un refrain  
la musique des rimes de l'enfant puni dans son coin,  
au contentement de mes fesses  
que ma plume complice d'une âme sans âge  
réitère sur moult pages  
dans un diabolique racolage,  
le geste de perpétuer cette aventure  
dans l'écriture  
se fait-il pour que ne s'enferme mon ego  
dans une hébétude qui ne dit mot,  
ou pour satisfaire une psyché  
qui se laisse inverser sans réticence  
par la duplicité des mots crûs qui s'agencent  
dans l'ordre où, à l'inconvenance,  
se rajoute de l'outrance.

À quoi dois-je mon retrait  
dans une vie sans attrait ?  
À cette hébétude indécrottable  
qui ne voit pas venir la phrase improbable  
ou aux rimes équivoques  
d'une poésie baroque  
que n'épuise le travail  
qui accentue la faille  
où sombrent en nombre  
les tentations d'une ombre  
de s'incarner  
sans que ne devienne un filon  
la face sombre de l'écrivillon  
qui entend les désirs ambigus de sa psyché  
avant qu'ils ne soient formulés.

APRÈS avoir tourné les pages de mes amours de loin  
où aux aspirations de l'âme  
ne se mêlent les humeurs du corps,  
dépourvu d'avoir connu  
l'envers de mon être par le cul  
je me coltine à présent,  
embarqué dans ce non-poème  
tanguant vers l'âge du naufrage,  
la compagnie d'une hébétude  
dont les durées pesantes lestent mon geste  
qui a perdu l'entrain de contenir le vide qui abonde  
sur les pages blanches qui se confondent  
sur le chemin des jours sans amour.

LE premier jet surgit du vide  
où l'indéterminé se consolide  
et se prolonge en un trait d'esprit  
quand la pensée s'arque à l'extrême  
dans la solitude d'un poème,  
me dérobe-t-il le monde  
pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe  
et que mon âme,  
alors que mes os se disloqueront dans le creux d'une tombe,  
poursuive sa course dans l'infini des cieux  
sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux,  
ne soient alourdies  
par les cendres de la chair d'une fusion refroidie  
si jamais, consumée dans une nuit d'orgies,  
ne s'éteignait la flamme de l'amour promis.



BIEN que l'éternité  
de mon âme ne me leurre,  
que la chape d'hébétude se referme  
sur mon esprit demeure  
quand la poussière qui ne cesse de retomber  
sur une terre immobile sous mes pieds  
obstrue mes échappées vers le vide illimité,  
ce confinement sous le plafond bleu du ciel  
ne me pèserait si,  
de tromper la poésie n'en ayant plus peur,  
mon corps s'adonnait,  
détaché de l'ombre du mystificateur  
penché sur les pages  
chronophages de son ouvrage,  
au dérèglement de tous ses sens.

LA psyché du poète acrimonieux  
qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux,  
s'ouvre pour être aimée à des aveux,  
aviverait-elle plus encore la flamme noire de mes yeux  
si, plutôt que de confier une ambiguïté latente  
aux rimes entêtantes  
qui n'ont comme finalité que de cacochimer,  
dans les écarts égrillards d'une poésie sans fard,  
à la rencontre de l'attentionné  
qui entendra dans les obscénités d'un délire  
les dictas d'une lyre,  
je m'en retournais être harponné  
là où les solitudes  
ralentissent le pas.

LA répétition de ce rituel  
où, enculée,  
la chair jouit d'être mortelle,  
pourquoi l'accomplirais-je  
si, sous le couvercle  
d'un ciel dont l'horizon m'encerclé,  
ne se détache un envol  
de mon corps cloué au sol ?  
Alors que les rimes ordurières d'une prose roturière  
détournent les pulsions criantes de la chair  
vers une prière qui fera,  
l'esprit de cette dernière  
échappant au cycle de la poussière,  
qu'à la mort de mon corps,  
ensevelie dans la terre  
mon âme ne sera.

CETTE fréquentation des bas-fonds de la poésie,  
où la crudité des rimes  
m'est d'autant plus salubre  
qu'elle incite aux dévoilements intimes,  
élève-t-elle mon âme vers la plus évidée des nues  
sans que jamais, pourfendu par le cul,  
mon corps au monde n'ait appartenu,  
à moins que le courage ne me vienne  
à ce que mon angélique gardienne  
soit trucidée par le dard désiré  
et, le verbe extirpé de ma chair  
n'érigant plus de barrière,  
à l'errance dictée par l'appétence des sens  
m'abandonner  
comme si,  
dans les premières années de mon enfance,  
définitivement,  
je l'avais été.

NOTRE propre drame nous étant connu  
qu'une fois qu'il se déclame  
tu m'as entraîné  
mon âme,  
pour confesser ta fascination pour ce dard charnel  
qui t'aurait déchiré les ailes  
en pénétrant mon corps vaincu par le cul,  
dans les orgies d'une poésie  
qui aujourd'hui me laissent,  
aux abords de la vieillesse,  
avec l'hébétude  
pour compagnie.

RAJOUTER,  
avant qu'une tournure affutée  
ne relance la phrase griffonnée  
vers une visée autre que celle escomptée,  
que sans les rimes de bagatelles  
qui astreignent ma ritournelle  
à passer par l'aveu formel  
de chacune d'elles,  
mon âme désirante n'aurait enjambé  
l'hébétude de mon esprit surpris  
que puisse s'écrire à rebours,  
une poésie d'amour  
sans retour.

ALORS que je ne m'imaginai la tournure  
que prendrait cette aventure dans l'écriture  
qui, pour mon âme,  
prolonge l'amour promis  
jusqu'aux abords de l'infini  
et qui, pour soulager mon esprit  
de son angoisse du néant,  
inscrit son cheminement,  
non pas dans le temps qui passe  
mais dans le vide illimité de l'espace,  
mais comme le cours de mes jours  
passés à attendre l'amour  
découle des avancées du langage  
qui en freinent le rattrapage,  
avec ce dernier tour malin,  
pour qu'aujourd'hui ne ressemble à demain,  
la petite musique des rimes qui s'impose  
dans les débordements d'une prose  
déversée sans pause,  
ici, prend fin.

*poème relu et modifié, le vendredi 25 octobre 2024*

*à propos*

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur les poèmes : "*Un amour dépourvu de visage*", "*La forêt de mon ombre*", "*Cascade*", "*Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu*", "*Le chemin de la page*", "*Cosmagonie*", "*Mon âme*", "*L'hébétude dont je parle*", sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements